

UNIVERSITE D'AMIENS - FACULTE DE MEDECINE

ANNEE 1975

N°

46

Gilbert OUDIN

MEDECINS ET MALADES DANS L'OEUVRE DE GEORGES SIMENON

THESE

POUR LE DOCTORAT EN MEDECINE
(Diplôme d'Etat)

PRESENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

LE 5 JUIN 1975

Président du Jury : M. le Professeur MESSERSCHMITT
Juges : M. le Professeur STOPPA
: M. le Professeur DELAHOUSSE
: M. le Docteur DEZOTEUX

Gilbert OUDIN

MEDECINS ET MALADES DANS
L'OEUVRE DE GEORGES SIMENON



THESE
POUR LE DOCTORAT EN MEDECINE
(Diplôme d'Etat
PRESENTEE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT
LE 5 JUIN 1975

Président du Jury : M. le Professeur MESSERSCHMITT
Juges : M. le Professeur STOPPA
: M. le Professeur DELAHOUSSE
: M. le Docteur DEZOTEUX



Je dédie cette thèse

A MA FEMME et A MA FILLE

Avec toute ma tendresse.

A MON PERE, A MA MERE, A MA GRAND-MERE, A MES FRERE ET SOEUR

En témoignage de mon affection et de ma reconnaissance.

A MES BEAUX-PARENTS

Avec toute mon affection.

A TOUS CEUX QUI ME SONT CHERS

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur J. MESSERSCHMITT

Professeur Titulaire de la Chaire d'Hématologie
Biologiste des Hôpitaux
Chef de Service.

Vous nous avez permis de faire cette thèse
dont le sujet nous tenait à coeur et nous avons
pu bénéficier de vos précieux conseils.
Nous vous prions de trouver ici l'expression
de notre reconnaissance et de notre profond
respect.

A NOTRE JUGE

Monsieur le Professeur R. STOPPA

Professeur Titulaire de Chaire de Clinique Chirurgicale
Chirurgien des Hôpitaux
Chef de service
Croix-de-Guerre 1939-1945

Vous nous avez accueilli dans votre service
où nous avons pu apprécier votre souci de
l'enseignement.

Vous nous avez fait l'honneur d'accepter de
juger ce travail.

Lorsque le besoin s'est fait sentir, vous
nous avez montré, en plus de vos qualités
professionnelles, votre dévouement et votre
bienveillance.

Veuillez accepter notre respectueuse reconnais-
sance.

A NOTRE JUGE

Monsieur le Professeur J. DELAHOUSSE

Maître de Conférences Agrégé de Psychiatrie

Médecin Psychiatre des Hôpitaux

Chef de Service.

Vous avez guidé nos premiers pas dans
l'approche de la psychanalyse avec gentillesse
et simplicité.

Veillez trouver ici l'expression de notre
profonde et sincère gratitude.

A NOTRE JUGE

Monsieur le Docteur J. DEZOTEUX

Médecin des Hôpitaux d'Abbeville

Chef de service

Chevalier de la Légion d'Honneur

Croix de Guerre 1939-1945

Vous nous avez fait bénéficier de votre grande
expérience et de votre sens clinique.

Vous nous avez appris deux qualités de coeur
du médecin : l'indulgence et le respect du malade.

Vous avez accepté très gentiment de juger cette
thèse.

Pour tout cela, recevez nos sincères remerciements.

A NOS MAITRES DE LA FACULTE DE MEDECINE D'AMIENS

A NOS MAITRES D'INTERNAT DE L'HOPITAL D'ABBEVILLE

A TOUS MES AMIS DE L'INTERNAT

SOMMAIRE

	Pages
INTRODUCTION	1
METHODE D'ETUDE	4
SIMENON : L'HOMME ET SON OEUVRE	7
LES MEDECINS CHEZ SIMENON	16
- Etude analytique	
- Conception du Médecin et de la Médecine	
LES MALADES CHEZ SIMENON	25
- Maladies physiques	
"Les Anneaux de Bicêtre"	
Autres exemples	
- Maladies mentales	
"Le temps d'Anaïs"	
Autres exemples	
SIMENON CLINICIEN ET ECRIVAIN DE L'INCONSCIENT	62
- Démarche clinique et démarche littéraire	
- Simenon écrivain de l'Inconscient	
CONCLUSIONS	77
BIBLIOGRAPHIE	I

INTRODUCTION

Tous les trois jours, un "SIMENON" sort de presse quelque part dans le monde, traduit dans l'une des douze langues différentes où il est édité et même en braille. Quarante millions de volumes avaient vu le jour en 1960 et combien aujourd'hui ?

André GIDE tient SIMENON "pour un grand romancier, le plus grand peut-être et le plus vraiment romancier, que nous ayons dans la littérature française aujourd'hui" et Paul GUTH n'hésite pas à qualifier Georges SIMENON de "BALZAC bis".

Il nous a semblé intéressant d'étudier de quelle façon ce "phénomène SIMENON" (Léon THOORENS : "Qui êtes-vous, Georges SIMENON ?") voit le médecin et le malade d'aujourd'hui.

Un analyste (A. PARINAUD), un Neurologue (Q. RITZEN) (1) et plusieurs médecins (René KAECH : "Figures de Médecins" dans la littérature contemporaine) ont consacré des ouvrages à SIMENON sous l'angle de leur spécialité et SIMENON nous dit : "Si je n'avais été romancier, je n'aurais pu être que médecin, car pour moi le romancier et le médecin sont les seules personnes qui approchent l'homme de tout près".

(1) Q. RITZEN est le nom de plume du Professeur P. DEBRAY-RITZEN.

Les allusions à la médecine, à la pratique médicale, toujours très exactes et très précises, les aspects psychopathologiques qui ont été tout spécialement mis en lumière par PARINAUD et RITZEN et qui sont souvent le ressort de l'intrigue ou qui constituent "l'atmosphère" -terme détesté par SIMENON- du roman, seront l'objet de cette étude.

Après un court exposé sur SIMENON et son oeuvre, nous verrons de façon analytique l'image du médecin et du malade que donne l'auteur dans ses romans ; nous illustrerons cette image par deux de ses livres et par d'autres exemples choisis dans l'oeuvre.

Nous définirons ensuite ce qui fait de SIMENON un clinicien du roman, c'est à dire les analogies qui existent entre son approche du personnage et l'approche du malade par le médecin. La création littéraire sera enfin analysée pour en dégager ses origines et ses motivations.

METHODES D'ETUDE

Notre étude a porté sur 100 ouvrages dont quatre sont des oeuvres de réflexions personnelles -"QUAND J'ETAIS VIEUX" 1961, "LETTRE A MA MERE" 1974- ou biographiques : "JE ME SOUVIENS" 1942 et "PEDIGREE" 1943. Le reste se compose de romans que l'on peut diviser en une série de "MAIGRET" et en une série de "non-MAIGRET" ou, comme les baptise l'auteur de romans "psychologiques".

Le choix des titres a été guidé par le hasard au départ, mais bien vite notre attention s'est tournée surtout vers les "non-MAIGRET", oeuvres plus riches, plus "fouillées" quant au caractère des personnages. La discrimination entre les oeuvres ayant un intérêt tout spécialement médical et les autres, l'éviction de ces dernières, ont été difficiles. Même si le sujet ou les personnages étaient étrangers au sujet de la thèse, il existe dans chaque roman, soit un côté psychologique, soit certaines circonstances de l'action qui retiennent l'attention médicale.

Très arbitrairement, nous pouvons considérer que 30 ouvrages ont un intérêt direct avec notre travail. Les autres ne sont pas pour autant mis de côté et seront retrouvés lorsque la discussion se situera à un niveau plus général.

De la lecture de chaque roman, nous avons tiré un résumé de l'action, les portraits rapides des personnages et surtout de ceux qui, médecins ou sujets présentant un cas pathologique, entraient directement dans le cadre de notre étude.

Il existe également des livres écrits sur Georges SIMENON et son oeuvre. Les uns considèrent l'auteur sous un angle littéraire

-Léon THOORENS : "QUI ETES-VOUS, GEORGES SIMENON ? 1959,
 B. DE FALLOIS : "SIMENON" Gallimard 1961 - d'autres sous un angle
 plus médical -QUENTIN-RITZEN : "SIMENON, AVOCAT DES HOMMES"
 Le Livre Contemporain 1961-. Enfin un ouvrage rassemble des témoignages
 sur Georges SIMENON, témoignages venus de personnalités de tous
 horizons, littéraires, médicaux, juridiques, il s'agit de : "TEMOIGNAGES
 SUR SIMENON" textes rassemblés par LACASSIN et SIGAUX - Plon 1973.

Nous avons donc trois sources de connaissance de Georges
 SIMENON et de son oeuvre : les romans de Georges SIMENON

SIMENON "vu par lui-même"et

SIMENON vu par les autres.

Ces éléments nous ont fourni la matière de notre travail.
 Des ouvrages de psychanalyse de Sigmund FREUD et de sa fille Anna, nous
 ont permis d'étayer l'analyse que nous avons faite de l'oeuvre et de son
 auteur.

L'HOMME ET SON OEUVRE

"Georges SIMENON : écrivain belge de langue française, né à LIEGE en 1903, auteur de nombreux romans policiers d'une grande valeur littéraire et psychologique".

(PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ)

En lisant cette définition, plusieurs remarques viennent à l'esprit. D'abord, Georges SIMENON n'est pas un écrivain, lui-même se définit comme un romancier ; il a choisi une fois pour toutes ce mode d'expression et n'en changera pas.

Ensuite, qui n'a lu que ses romans policiers ne connaît pas Georges SIMENON, puisqu'ils ne représentent qu'un petit tiers de son oeuvre. En poussant au maximum le raisonnement, on peut se demander si Georges SIMENON n'a jamais écrit un seul roman policier ; certes l'intrigue est policière (du moins dans les "MAIGRET"), mais alors ZOLA n'est qu'un polémiste social, DUMAS qu'un producteur de romans feuilletons.

André de FALLOIS nous dit : "l'auteur des "MAIGRET" s'est fait connaître par des intrigues policières, il sera catalogué une fois pour toutes sous cette rubrique. Ainsi CAMUS se plaignait-il, dans les derniers mois de sa vie, de rester à tout jamais pour les journalistes "le théoricien de l'absurde".

Voilà SIMENON victime de sa "lisibilité". Est-ce péjoratif pour un auteur d'être passionnant ? N'y a-t-il qu'un roman difficile, ardu, qui puisse avoir une valeur littéraire ?

On pourra dire que SIMENON est un auteur prolifique : plus de deux cent trente romans signés et autant sous des pseudonymes. Mais BALZAC, à un degré moindre, l'était aussi et ce n'est pas un critère pour classer SIMENON dans un genre "mineur".

Nous ne ferons qu'un rapide survol biographique pour situer SIMENON dans le temps à travers les différents mouvements de son oeuvre.

Georges SIMENON est né à LIEGE en 1903. De son enfance, il a écrit un livre de souvenirs "PEDIGREE". Par pudeur peut-être, la forme de l'ouvrage est celle d'un roman dont le personnage, Roger, n'est autre que lui-même.

Son père est un "brave homme", intelligent mais sans ambition, sage et indulgent et "MAIGRET" aura comme par hasard bien des traits de SIMENON-Père.

La mère de Georges SIMENON est une inquiète sans cesse en mouvement. La ruine de sa famille lui a donné la hantise de la misère et un vernis bourgeois de rigueur et de fierté qui n'est pas sans rappeler Madame PONTREAU du "HAUT MAL".

Georges SIMENON va grandir dans cette ville de pluie et de travail, entre ce Wallon et cette Flamande ; et jusqu'à dix-huit ans, il n'aura connu rien d'autre que les quais de la MEUSE et lui, le futur voyageur qui ne tiendra pas en place, il ne changera que de rues en dix-huit ans (rue Léopold, rue de la Loi, rue des Maraîchers) ; mais il apprend beaucoup par l'observation des figures contrastées de sa famille, des cousins, des oncles, des tantes, qui seront à l'origine de nombre de ses personnages ; c'est "un petit faune habile à saisir toutes les nuances de la jungle originelle" (T. NARCEJAC "LE CAS SIMENON").

LIEGE sera la matrice des impressions et des goûts de Georges SIMENON : la pluie, la foule, les péniches et les canaux, le froid et la brume, les marchés bruyants et le silence des petites échoppes flamandes où les odeurs se mêlent.

Georges SIMENON a seize ans lorsque son père meurt ; il souffrait d'angine de poitrine.

Georges SIMENON sera (un très court instant) apprenti-pâtissier, commis chez un libraire, reporter à la GAZETTE DE LIEGE (la rubrique locale comme dans "L'ANE ROUGE"). Les chiens écrasés, qui sont sa tâche, lui montrent "les coulisses de l'homme". Il fréquente des cercles d'artistes et termine son service militaire.

Nous sommes en 1922 et LIEGE est décidément trop petit pour lui ; il hait les limites étriquées de son enfance, ces rues où il a grandi, ce collège sombre ; il ne rêve que de romans et de PARIS où il arrive en décembre 1922.

Il est secrétaire d'un homme politique (BINET VALMER), puis d'un directeur de journal. Il se marie à LIEGE avec Régine REUCHON en 1923.

A partir de 1924, il travaille seul, il "fabrique des romans populaires" dont Georges SIMENON nous dit : "j'appelle roman populaire un volume qui ne correspond pas à la personnalité de son auteur, à son besoin d'expression artistique, mais à une demande commerciale".

L'hiver, il habite Place des Vosges ; le reste de l'année, il écrit à ETRETAT, à PORQUEROLLES, à L'ILE D'AIX.

Mais, cet ex-sédentaire forcé rêve de voyage et de ce qui le symbolise : un bateau. Par les canaux, il gagne la HOLLANDE, puis par un bateau de ligne le Grand Nord. Il revient en HOLLANDE et sur un cotre de dix mètres "L'OSTROGOTH" il écrit son premier "MAIGRET".

Il est déjà un auteur à succès, fréquente le Tout-PARIS, lance sa littérature par un bal "anthropométrique" (1930).

Il abandonne ses nombreux pseudonymes (Georges SIM, Jacques PERSONNE, Georges MARTIN GEORGES, Jean du PERRY, etc..., au total une vingtaine) pour prendre tout simplement le patronyme familial et écrit selon son coeur, maintenant qu'il en a les moyens.

Les biographes de SIMENON s'accordent pour distinguer trois mouvements dans son oeuvre, qui correspondent à trois éditeurs :

- La période FAYARD : 1931/1934,
- La période N. R. F. : 1934/1946,
- La période PRESSES DE LA CITE : 1946/19...,

mais surtout on peut diviser l'oeuvre en "MAIGRET" et en non-"MAIGRET".

Dans la période FAYARD, l'essentiel est consacré à "MAIGRET" dont la silhouette -on ne peut pas dire "s'affine", mais se précise au long des romans.

Son esprit est lourd, lent et sans méthode, sa patience et sa ténacité légendaires ; de ses traits, on ne sait rien, mais sa pipe, son melon, son lourd manteau à col de velours, ses colères, sa bougonnerie et sa tendresse brossent mieux son personnage.

Autour des éléments fondamentaux que cite DEBRAY-RITZEN : "MAIGRET, un mort, une ambiance, nous suivons "MAIGRET" dans son approche tranquille de la vérité, pas de piège pour le lecteur, il apprend l'évolution de l'enquête comme "MAIGRET" ou ses inspecteurs. Le "suspense" sera la découverte du meurtrier ou des raisons du crime si le meurtrier est connu.

La démarche de "MAIGRET" n'est pas inductive ni logique, mais DEBRAY-RITZEN la qualifie d'"impressionnisme diagnostique". Nous reverrons plus tard ce point.

Avec sa période N. R. F. les personnages simenoniens prennent plus de densité, ainsi que la peinture de l'ambiance, du milieu, l'intrigue vient au second plan.

L'auteur s'attarde à une "endoscopie bio-affective" du personnage mais sans expliquer, sans juger, en laissant ça et là au lecteur des éléments, des touches qui précisent un caractère : loin d'être un moraliste, SIMENON est plutôt un biologiste qui ne concluerait pas.

Georges SIMENON voyage beaucoup et c'est à cette époque que fleurit une série de romans exotiques ("LONGS COURS", "TOURISTES DE BANANES").

Il veut observer les hommes là où ils vivent et on le retrouve au GABON, en AUSTRALIE, aux INDES, en NOUVELLE-ZELANDE, en AMERIQUE DU SUD.

Il fait le tour de l'EUROPE, sans oublier ses retraites, le temps d'un roman, aux quatre coins de la FRANCE, à PORQUEROLLES, dans les CHARENTES (NEUIL, FONTENAY-le-COMTE), à LA BOURBOULE, aux SABLES D'OLONNE, le temps d'une convalescence de pleurésie.

L'Après-Guerre : là débute la période "Américaine" en même temps que celle des PRESSES DE LA CITE.

SIMENON écrit à cette époque ce qu'il appelle ses romans "durs". Le CANADA, la FLORIDE, l'ARIZONA, la CALIFORNIE le voient passer, il se "fixe" (ce mot a-t-il un sens chez SIMENON ?) dans le CONNECTICUT.

SIMENON reprend ses "MAIGRET", mais ce n'est pour lui qu'un divertissement. Le Commissaire, après une mise à la retraite vite oubliée dans "MAIGRET" sera dépeint avec plus de légèreté, plus d'humanité dans "MAIGRET SE FACHE", "S'AMUSE", "SE TROMPE", "RETOURNE A L'ECOLE", etc...

C'est à cette période que l'on doit nombre de romans aux sujets poignants, tels : "L'ESCALIER DE FER" en 1950 (le drame du couple), "LA FENETRE DES ROUETS" en 1952 (la solitude), "ANTOINE ET JULIE" en 1953 (l'alcoolisme).

En 1960, Georges SIMENON interrompt ses pègrinations pour s'établir à ECHAUDENS, en SUISSE, et sans défaillir continue d'écrire avec la même cadence, sans la "panne sèche de l'écrivain".

Au détour d'une promenade, une sensation (visuelle, auditive), une odeur viennent comme un "déclat", faire "grouiller" quelques personnages, bien vite plongés dans une ambiance. L'action du roman vient ensuite presque toute seule.

Georges SIMENON devient instable, nerveux et au rythme d'un chapitre par jour, dans une sorte de transe qui ne se termine qu'au dernier paragraphe, il écrit un "mauvais roman" qu'il envoie quand même à l'éditeur, certain que le miracle des quelques deux cents précédents ne se reproduira pas. Mais, il se produit toujours et Georges SIMENON se "réconciliera" deux à trois ans plus tard avec son nouvel enfant.

LE MEDECIN CHEZ GEORGES SIMENON

Etude analytique : portraits de médecins

Le médecin et la médecine selon la
conception de Georges SIMENON.

Etude analytique : portraits de médecins

Il y a beaucoup de médecins dans l'oeuvre de Georges SIMENON et la peinture qu'en fait SIMENON est très diverse, le médecin n'est pas catalogué, il est aussi différent d'un livre à l'autre que n'importe quel personnage.

Commençons par deux figures de médecin retrouvées à plusieurs reprises dans les "MAIGRET". Il s'agit d'abord du Docteur PAUL, qui fut réellement le légiste de la Police Judiciaire. C'est, selon SIMENON, un spécialiste au savoir immense, ses indications sont toujours fiables et précieuses pour MAIGRET. En tant que personnage il demeure discret, on sait qu'il est jovial et qu'il porte la barbe, il aime à raconter des histoires d'autopsie plus ou moins scabreuses. C'est selon SIMENON le type même du légiste qu'on retrouve également à travers le personnage du Docteur LAZARRE -"LES TEMOINS"1954-, par exemple.

L'autre médecin des "MAIGRET" est le docteur PARDON. C'est un médecin de quartier, débordé par une clientèle trop nombreuse. Monsieur et Madame MAIGRET dînent deux fois par semaine avec les "PARDON", une fois chez les uns, une fois chez les autres. PARDON aime son métier mais avec une nuance désabusée. Il dit dans "MAIGRET ET LE TUEUR" 1969, "... On est en train de faire de nous des fonctionnaires et de transformer la médecine en une grande machine à débiter des soins plus ou moins adéquats..." C'est le docteur PARDON qui impose à MAIGRET une cure à Vichy -MAIGRET A VICHY, 1968- et l'on sait quelle influence il faut avoir sur le commissaire

pour le décider à quitter quelques temps le Quai des Orfèvres.

D'autres figures de médecins parsèment l'oeuvre de Georges SIMENON. Rappelons d'abord les deux médecins des "ANNEAUX DE BICETRE" 1963 : BESSON est le professeur de médecine du type mondain, soigné, distingué. Comme PARDON, il soigne un ami, mais il n'y a pas le contact bon enfant qui règne entre PARDON et MAIGRET. BESSON élude les problèmes que lui pose son ami malade et il se retranche derrière l'excuse de l'incommunabilité malade-médecin. Dans ce roman on rencontre aussi AUDOIRE, le chef de service, froid technicien, spécialiste compétent certes, mais sans l'humanité qui confère selon SIMENON le titre de médecin.

Il y a les médecins déçus : ceux dont une petite fortune personnelle et un refus des responsabilités ont découragé la carrière comme le docteur VERNOUX -"MAIGRET A PEUR", 1953 -ou le docteur MICHOUX -"LE CHIEN JAUNE", 1931- , ceux encore dont une vieille faute a brisé l'esprit et qui se réfugient dans un "terrier" loin de l'humanité décidément trop injuste- "LE CHARRETIER DE LA PROVIDENCE" 1930, "MAIGRET ET LE CLOCHARD" 1962- : l'un devient un charretier taciturne, n'ayant plus de tendresse que pour ses chevaux ; l'autre, clochard, ne soigne plus que ses congénères, Quai de la Rapée.

Nous trouvons aussi des médecins détectives, tel le docteur COINDREAU dans : "LE GRAND BOB" 1954, qui recherche les causes du suicide de son ami, un gaillard toujours gai et jovial, tel aussi le "PETIT DOCTEUR" 1938, un peu médecin de campagne et un peu Rouletabille, qui se passionne pour l'enquête criminelle entre une visite et un accouchement.

A l'inverse, citons le médecin assassin de "MAIGRET S'AMUSE" 1956. Ce médecin parisien, élégant, tue sa femme d'une injection de digitaline ; celle-ci souffrait d'un pouls lent permanent et faisait fréquemment des accidents de STOKER-ADAMS, comme l'orthographe SIMENON.

Et puis, n'oublions pas les médecins qui jouent les seconds rôles et pour qui le statut de médecin représente simplement une situation sociale de notable comme dans "LES AUTRES" 1962 ou "LE FOU DE BERGERAC" 1932 ;

Le médecin chez SIMENON reste donc très protéimorphe et si l'auteur n'est pas toujours tendre avec les médecins, il leur a donné une grande place dans ses romans car il les considère un peu comme des collègues ; SIMENON dit dans : "QUAND J'ETAIS VIEUX" 1962 : "... je me sens de la famille de ceux qui consacrent leur temps à améliorer la vie de l'Homme".

Le médecin et la médecine selon la conception

de Georges SIMENON

"J'aurais pu être médecin, un médecin qui établit des diagnostics, pas un spécialiste. J'aurais aimé établir des diagnostics et j'avoue qu'il m'arrive de le faire, en présence de quelqu'un je me demande : qu'est ce qui cloche en lui et je cherche des causes pathologiques".

Georges SIMENON -Entretiens avec A. PARDNAUD-

MAIGRET comme SIMENON a failli lui aussi devenir médecin. Au moment d'entreprendre des études de médecine, MAIGRET apprend la mort de son père, le régisseur des "St Fiacre". Privé de soutien financier, il entre alors dans la police presque par hasard, parce que cela lui semble une discipline proche de la médecine.

Dans "LA PREMIERE ENQUETE DE MAIGRET", un petit secrétaire de commissariat nommé MAIGRET, résout sa première énigme ;

il est encore timide et mal à l'aise dans sa toute nouvelle fonction de policier.

On lit dans ce roman :

"Il imaginait -MAIGRET- un homme très intelligent, très compréhensif surtout, à la fois médecin et prêtre, un homme qui comprendrait du premier coup le destin d'autrui, on serait venu consulter cet homme là, comme un docteur, il aurait été en quelque sorte un raccommodeur de destin ?"

MAIGRET est le médecin idéal selon SIMENON : il est toute bonté, toute humilité, toute compréhension. On peut imaginer le docteur MAIGRET s'habillant en bougonnant pour un quelconque appel nocturne ou encore dans un cabinet austère et un peu vieillot, écoutant avec patience les récits des maux de ses malades, le visage impassible, en tirant la fumée de sa pipe.

SIMENON, s'il avait été médecin, serait un médecin de quartier, soignant "les petites gens" dont il se sent toujours solidaire malgré sa fortune. Il serait le Docteur PARDON qui possède bien des analogies de caractère avec son ami MAIGRET ou bien le "Toubib" de "MAIGRET ET LE CLOCHARD" s'occupant trop de sa clientèle pauvre pour pouvoir briguer valablement le poste hospitalier qui devait lui revenir.

Cette conception très idéalisée du médecin est la même en ce qui concerne la médecine. Dans un recueil de réflexions personnelles :

"QUAND J'ETAIS VIEUX" 1961-1962, SIMENON écrit, page 32 :

"Mes amis pédiatres assistent chaque jour à la naissance de jeunes idiots, de Mongoliens, de monstres de toutes sortes qui resteront des monstres et d'autres déploient des prodiges d'adresse, de dévouement, créant une science presque de bonté pure pour garder vivants des vieillards impotents qui sont

une charge pour la famille et la société".

Ici SIMENON s'interroge sur la justification de cette médecine de "bonté pure". Améliorer l'homme oui, mais jusqu'où ? jusqu'à quel moment la médecine doit-elle garder ce sens aveugle du devoir ? où allons-nous aboutir ? SIMENON s'inquiète (page 32) :

"Est-ce réellement un bien -la médecine- ? ne risque t-on pas de créer une humanité inquiète, geignarde, incapable d'affronter les réalités, restera-t-il assez d'hommes pour s'occuper des autres, pour les prendre en charge ? assez de forts pour les faibles ? restera t-il même des forts ?".

Cette civilisation de la santé pour tous ne le satisfait pourtant pas pleinement ; avant de soigner l'homme en masse, il faut le comprendre, l'aider ; la médecine doit rester humaine, s'attacher à l'homme dans son individualité propre ; toujours page 32 :

"Est-ce un tort de s'attacher à l'homme intime avec autant d'acharnement, de vouloir le comprendre, le guérir ? Sommes-nous atteints d'une sorte de sensiblerie et la santé est-elle au contraire dans la tranquille brutalité de ce qu'on appelle le héros".

Et SIMENON n'aime pas les héros et surtout la "tranquille brutalité" d'un AUDOIRE -"LES ANNEAUX DE BICETRE"- lorsqu'il intube MAUGRAS.

Nous croyons qu'il faut comprendre ainsi cette phrase de SIMENON : une médecine humaine même au prix d'une certaine inefficacité. SIMENON aurait voulu être un "médecin qui établit des diagnostics, pas un spécialiste", c'est-à-dire un médecin près de son malade même si le diagnostic

qu'il pose n'est pas des plus difficiles ; l'intérêt n'est dans la science pure, anonyme, il est dans l'homme malade et son individualité.

Régulièrement abonné à des revues médicales, SIMENON suit depuis 40 ans l'évolution de la médecine. Adolescent il aimait avoir des entretiens avec les étudiants en médecine que sa mère logeait et depuis il s'est toujours entouré d'amis médecins.

Conscient du formidable pas en avant du savoir scientifique et en particulier médical depuis un demi-siècle, SIMENON n'en écrit pas moins toujours dans "QUAND J'ETAIS VIEUX (page 176)":

"Encore en 1930 les grands médecins avouaient qu'à part quelques cas exceptionnels -surtout en chirurgie- ils ne guérissaient pas mais s'efforçaient d'aider le malade à guérir... Aujourd'hui, la médecine guérit souvent. Le curieux c'est que parfois elle ne sait pas pourquoi. Elle sait seulement comment. Les uns l'avouent, les autres pas".

Dans les "ANNEAUX DE BICETRE", Georges SIMENON va plus loin ; il fait dire au personnage du Professeur BESSON, page 175 :

"Nous guérissons bon nombre de nos patients mais la plupart du temps nous ignorons pourquoi et comment. Chaque fois que nous pensons faire une découverte, de nouvelles questions se posent si bien que cela ressemble plus à un pas en arrière qu'à un pas en avant. Dans cent ans ou dans cinq siècles, nos descendants parleront de nous comme nous parlons des sorciers africains..."

Deux idées sont à retenir dans ces propos. Tout d'abord, la thérapeutique semble avoir dépassé les sciences fondamentales qui sont seules capables d'expliquer les mécanismes de la guérison. Les fondamentalistes

n'ont pas fait complètement le jour sur tous les "Comment" des actions des médications. La recherche fondamentale fait appel à des moyens d'investigation de plus en plus sophistiqués, à des problèmes techniques de plus en plus difficiles et nous en arrivons à la seconde idée, celle de la multiplication quasi exponentielle des questions nouvelles qui se posent à chaque fois que la recherche médicale fait un pas en avant.

Ces réflexions sur la médecine apparaissent surtout comme des critiques. Mais elles traduisent bien mal la confiance que SIMENON place dans la médecine :

En 1942, sur les dires d'un radiologue, SIMENON se croit condamné à mourir jeune, comme son père, d'une maladie de coeur et il écrit "PEDIGREE" pour laisser à son fils un souvenir de lui. En 1956 il subit une infection à Cocksackies : ce terme précis montre qu'il ne s'est pas contenté d'un diagnostic banal d'infection virale. En 1960, il est atteint de vertiges de Ménières. Voici donc un homme qui ne néglige pas sa santé et qui a besoin d'un diagnostic précis de ses ennuis de santé.

Sans être toujours d'accord avec la méthodologie médicale actuelle, SIMENON garde quand même confiance dans une médecine qu'il souhaiterait avant tout généreuse et humaine.

LES MALADIES PHYSIQUES DANS L'OEUVRE DE G. SIMENON

"LES ANNEAUX DE BICETRE"

"AUTRES EXEMPLES"

"LES ANNEAUX DE BICETRE"

L'oeuvre se situe dans la série des romans "psychologiques" de Georges SIMENON.

Nous sommes en 1963 et Georges SIMENON n'a pas oublié qu'en 1942 un Médecin l'avait déclaré condamné pour une cardiopathie.

On ne peut pourtant pas parler d'autobiographie ni de "vécu" car l'état de Georges SIMENON n'avait pas de commune mesure avec celui de son personnage.

Et pourquoi BICETRE ? Sans doute parce que l'auteur a visité cet Hôpital et que, fidèle à ses habitudes d'exactitude quant au lieu des romans, il a tenu encore une fois à donner des "repères" au lecteur, même si pour celui-ci ce lieu n'est qu'un nom.

L'action du roman peut être facilement résumée, car comme dans tous les romans de cette série, elle ne compte pratiquement pas.

René MAUGRAS est un homme influent dans le journalisme, directeur d'un journal, reçu dans le Tout-PARIS, tutoyant Ministres et Académiciens.

Ses amis aussi ont "réussi" et ils se rencontrent au cours d'un dîner chaque mois. Un jour, à l'une de ces réunions, en se rendant aux toilettes, il est atteint d'un accident vasculaire cérébral qui le plonge dans le coma. Ses amis le retrouvent étendu dans ce lieu peu glorieux et le conduisent dans une clinique privée, d'où il sera transféré à BICETRE où travaille un grand Spécialiste Neurologue.

Lorsqu'il sort du coma, il retrouve une image d'enfance, les anneaux concentriques sonores des cloches du dimanche.

Son ami BESSON, Professeur en Médecine, vient à son chevet. Il se réveille, il a cinquante-quatre ans, il est hémiplégique et aphasique.

Objet inerte et incapable de s'exprimer, il se sent d'emblée retranché du monde des autres, des bien-portants et ce ne sont pas les infirmières privées qui se relaient à son seul chevet jour et nuit qui lui ôtent ce sentiment.

Mais ce qui le choque profondément, c'est que ses états d'âme ont l'air aussi d'être prévus par les Médecins (page 98, BESSON : "la première attitude d'un hémiplégique, AUDOIRE te le dirait avec plus d'autorité que moi, est une dépression à peu près totale, une quasi-certitude de la mort ou, si elle n'intervient pas dans les premiers jours, d'une infirmité permanente...").

Mais MAUGRAS n'a pas d'hostilité envers ses thérapeutes, mais de l'indifférence : "Pas hostile, indifférent, ce n'est pas le mot juste, il (MAUGRAS) les voit autrement qu'ils (les Médecins) se voient. Il n'a plus les mêmes problèmes qu'eux, il les a dépassés...".

Et les Médecins, comment le voient-ils lui, MAUGRAS, comme un schéma clinique banal, classique : BESSON : "Tu sais donc maintenant que tu n'es pas une exception et que tu suis la course classique de ta maladie. Le moment est venu de sortir de cette délectation morose et de collaborer avec nous..." (page 100).

Ainsi le Médecin croit-il que MAUGRAS s'enfonce volontairement dans sa maladie, dans une maladie-protection vis-à-vis des autres et de l'avenir, alors que ce n'est qu'une impression de vide complet avec l'inutilité de la lutte devant un mal qui le laisse impuissant et inerte et l'atteint dans sa dignité (il ne contrôle plus ses urines et ses infirmières sont obligées de retourner son corps afin de le laver).

Encore échappe t-il, lui, malade privé par rapport aux autres sous-hommes, à l'épreuve de "la visite" (p. 59) : "N'était-ce pas un jeu cruel ? Une main indifférente relevait le drap et découvrait un corps fiévreux, une malformation des escarres, tandis que le Professeur, de la voix qu'il avait en chaire, énonçait ses observations et que les élèves prenaient des notes. Le groupe passait lentement d'un lit à l'autre et des regards le suivaient, certains à peine humains qui n'exprimaient qu'une peur animale. Chacun attendait son tour, tendait l'oreille, s'efforçait de comprendre les commentaires du Médecin qui auraient bien pu être prononcés en latin. Et pourtant, BESSON était humain..."

Là se pose l'incommunicabilité malade-médecin : indifférence, désespoir et ignorance d'un côté, de l'autre, esprit blasé et conception "malade-objet".

BESSON essaie pourtant d'expliquer à MAUGRAS sa maladie, son langage se voulant clair sans être docte (pages 30 et 31). Ce langage, MAUGRAS ne le comprend pas, ne l'accepte pas, car il s'adresse à un homme normal, il est dit par un homme normal ; or, ce discours d'un Médecin à un ami est celui d'un médecin à un malade et là est toute la différence : "Cela lui fait un drôle d'effet de penser que ce personnage éminent (BESSON), Commandeur de la Légion d'Honneur, qui est assis à son chevet et qui gaspille son temps à des explications futiles est son ami et qu'ils se tutoient. Il est vrai que lui aussi est Commandeur de la Légion d'Honneur, la différence, c'est que l'un d'eux est hémiplégique".

Dès lors, MAUGRAS va se façonner un monde à lui, un monde d'odeurs et de sons, essayant d'échapper au contact des autres, les bien-portants, faisant semblant de dormir pour qu'on le laisse tranquille, goûtant comme une friandise cette demi-heure où BICETRE s'éveille et où on le laisse libre de penser, bouger par l'esprit quand le corps se refuse, désobéit. MAUGRAS revoit sa vie, se déplace dans le temps, à défaut d'espace.

Puis MAUGRAS fait une complication de decubitus sous la forme d'un encombrement pulmonaire avec fièvre ; il faut aspirer les mucosités de la trachée et comme il a récupéré une certaine motricité, il faut le tenir "de la même façon qu'on immobilise un chien chez le vétérinaire".

Cette fois, les autres sont non seulement étrangers, mais hostiles : "Ils lui ont fait très mal et surtout très peur ; et ils lui ont enlevé le peu de confiance qu'il gardait en lui et dans les possibilités de l'homme".

"Pendant dix minutes, qui lui ont paru interminables, il n'a été, maintenu sur son lit par des mains étrangères, qu'un animal affolé. S'il avait pu mordre, il aurait mordu". (page 135).

Il y a aussi la famille : MAUGRAS n'en a pas ou presque : une fille laide et masculine qui s'occupe d'enfants inadaptés, sans but lucratif (ce qui choque un peu MAUGRAS), sa femme (la seconde) un peu névrosée, éthylique, mondaine, perdue de se retrouver seule et qui prend le premier prétexte venu pour rejoindre ses amis à la campagne, ce qui d'ailleurs laisse MAUGRAS indifférent ; on ne comprend plus pourquoi il a épousé cette LINA qui lui paraît étrangère, mal assortie ; ses rapports en fait sont ambigus, basés quelquefois sur l'habitude et la pitié, quelquefois sur un attachement réel.

MAUGRAS fait de rapides progrès. Un jour qu'une matrone au franc parler, ANGELE, remplace la jolie infirmière de jour habituelle (Mademoiselle BLANCHE), il prononce ses premiers mots comme pour donner raison à ANGELE qui, avec le bon sens d'une ignorante qui a soigné trente ans durant des hémiplégiques, avait prévu un rétablissement plus rapide que pour les autres malades.

De plus, ses premiers mots ne seront pas pour BLANCHE, partie elle aussi à la campagne, comme LINA et les autres, BLANCHE est "punie pour sa désertion" (page 185).

Ses progrès deviennent alors une nouvelle source d'inquiétude : le petit noyau attentif qui s'était formé autour d'un grand malade ne va-t-il pas se désagréger devant un convalescent qui ne suscite plus aucune inquiétude ?

Disparus les perfusions, le lit incliné pour surélever les jambes ; son petit univers s'estompe, il y était habitué ; il se sent perdu, inquiet : ne lui supprime t-on pas trop tôt toutes ces choses ? ne surestime t-on pas ses progrès ?

Et tout cela se fait en dehors de lui, de sa volonté. Cette maladie contre laquelle il est impuissant, désarmé, après l'avoir frappé sans prévenir, le laisse guérir de la même façon ; il est ballotté entre la maladie et les médecins, comme étranger au combat qui se livre et dont il est l'enjeu.

Enfin, le huitième jour et le premier lever ; l'univers de MAUGRAS s'élargit pour découvrir les "petits vieux" qui finissent leur vie à BICETRE ; mais est-ce une vie se dit MAUGRAS que d'attendre la mort sans but, en tirant la fumée d'une pipe et à ressasser ses souvenirs ? Vision d'avenir un peu déprimante pour notre "convalescent".

MAUGRAS va mieux, beaucoup mieux et il sent que ses sautes d'humeur, ses desiderata ne seront plus exécutés avec zèle comme lorsqu'il était un grand malade.

Et lorsqu'il se présente avec son infirmière à la rééducation :
 "... Il fait la queue aussi, lui qui, depuis plus de trente ans, n'a fait la queue nulle part !".

"Ici, il n'est pas une exception comme en haut. Il n'existe pas de malades privés et de malades ordinaires. Il se retrouve dans le rang ; il n'a pas été soldat, mais il imagine ainsi la vie de caserne".
 (pages 299/301).

MAUGRAS poursuit sa rééducation et va bientôt sortir. Sortir, c'est être confronté avec les autres et la vie : "Il s'impatiente. Il lui arrive d'être pris de trac. Est-ce qu'il saura encore ? Il veut dire vivre comme les autres. Car il n'est plus tout à fait comme eux et il ne le deviendra jamais". (page 314).

Nous voyons donc que les thèmes sont riches autour du triangle : Médecin-malade-maladie.

Mais deux d'entre eux sont à notre avis prédominants : tout d'abord l'isolement du malade dans sa maladie qui le coupe des autres hommes comme des médecins et qui crée des rapports de valeur nouveaux :

Rapport social, où l'on voit un magnat de la presse complètement subordonné à des femmes d'un niveau socio-intellectuel inférieur et qui subit chaque jour les hontes des cérémonies de l'urinal, de la toilette et du reste...

Les rapports amicaux sont faussés, car MAUGRAS ne se sent plus de plein pied avec ses amis, soupçonnant toujours de leur part une pitié qui le rabaisse encore.

Les rapports affectifs enfin qui sont bouleversés : la fille de MAUGRAS qu'il a toujours un peu méprisée, parce qu'elle est laide, infirme (pied bot congénital) et qu'elle se donne des airs de Saint-Vincent-de-Paul en jupons en parlant de ses enfants handicapés (ce qui a pour but d'exaspérer MAUGRAS) ; cette fille diminuée à ses yeux, le contemple cloué sur un lit d'hôpital cent fois plus rabaissé qu'elle.

LINA, la femme faible de caractère que MAUGRAS a toujours protégée, conduite, est totalement désemparée et lui échappe en se sauvant chez ses amis, des oisifs un peu snobs que MAUGRAS a toujours tolérés, mais détestés.

Mais bien d'autres valeurs changent complètement chez ce malade : l'argent, le rang social qui avaient tant d'importance et qui ne sont rien devant la mort, la paralysie. Plus de passe-droit dans la queue pour la rééducation ! Bien sûr, MAUGRAS est un malade privé, envié par les autres, mais n'est-il pas aussi touché que n'importe quel hémiplégique de la salle. L'homme important d'hier est égal devant la maladie à n'importe qui. Sa puissance d'homme dont chaque mot est important et dont la vitalité faisait tourner une entreprise, vivre des familles entières, où est-elle ? Il est paralysé et aphasique, mais le journal sort toujours et sa motricité ne se récupère pas plus vite. Lui dont un éditorial peut faire "tomber" un Ministre doit être tenu comme un animal lorsqu'on lui fait une intubation trachéale.

Ainsi peut-on mesurer le choc psychologique qui touche MAUGRAS. SIMENON l'a choisi riche et puissant, mais il aurait pu être un obscur, un modeste, comme les héros de la plupart de ses romans. Sa position sociale n'est là que pour accentuer la transformation du sujet.

Un petit employé coupé de ses racines, de sa famille, de son emploi, de ses habitudes et plongé dans le monde nouveau et terrifiant de l'hôpital, aurait réagi très probablement comme un MAUGRAS.

Le second thème important selon nous est celui de l'incommunicabilité malade-médecin avec entre eux deux la maladie.

Tout de suite, MAUGRAS se sent "en dehors du coup" ; inconsciemment, les médecins parlent de lui à la troisième personne : "a-t-il bien dormi ? Sa température est-elle descendue ?" Est-ce la température de l'infection pulmonaire qui descend ou celle du malade lui-même peut-on se demander et peut-être dit-on de MAUGRAS de l'autre côté de la porte : "la thrombose cérébrale du 4 !".

L'évolution de sa maladie, de son psychisme, tout est connu des médecins, mais lui ne comprend rien, ne prévoit rien.

Lorsqu'il prononce maladroitement ses premiers mots, il pleure de joie ; pour le médecin, ce n'est qu'une évolution un peu plus rapide que d'habitude.

Il est l'enjeu impuissant de la lutte que se livrent médecin et maladie. Ici, le médecin (BESSON) est un ami personnel, il explique à ce malade important, en schématisant le mécanisme, l'évolution, le pronostic de sa maladie, mais que peut expliquer un médecin à un malade "tout-venant", avec un niveau intellectuel plus modeste ? Le médecin, habitué à une terminologie précise et hermétique pour le profane, rencontre des difficultés énormes pour expliquer une maladie à un homme n'ayant aucune base de connaissance anatomique ou physiologique aussi simple soit-elle.

A quoi bon expliquer quand on est sûr d'être incompris (idée évoquée lors de la visite du "Patron" AUDOIRE dans la salle commune).

Parlons maintenant du barrage de la maladie dans le sens malade-médecin.

Pour le malade, un médecin c'est d'abord un "bien-portant" : comment communiquer sur un rapport de condition qui est boiteux ?

Le malade est certain d'être incompris par son médecin parce que celui-ci ne peut ressentir la maladie telle qu'elle est supportée par le malade. Ce que le médecin taxe de "mauvaise volonté", n'est-ce pas plutôt la peur, la lassitude, la résignation peut-être ?

Un malade muré dans sa maladie, seul et impuissant, une communication malade-médecin difficile dans un sens comme dans l'autre, le stress psychologique d'un homme plongé brutalement dans un monde étranger, l'hôpital, dont il lui faut apprendre les coutumes, les hiérarchies,

les servitudes, voilà l'essentiel des "ANNEAUX DE BICETRE", un livre étonnant de réalisme pour un auteur non-médecin et comme un homme ne sort jamais le même d'une prison, le malade ne sort jamais le même de l'hôpital (p. 313) :

"Est-ce qu'il saura encore ? Il veut dire : vivre comme les autres. Car il n'est plus tout à fait comme eux et il ne le redeviendra jamais...".

Maladies physiques dans l'oeuvre de Georges SIMENON

Autres exemples

"SIMENON, ce qui me plaît dans vos livres c'est que vos personnages ont, non seulement une vie romanesque, intellectuelle ou animale mais un foie, des poumons, un coeur, des muscles, des nerfs. Je m'efforce toujours au premier chapitre d'établir leur diagnostic, curieux de savoir à la fin si je me suis trompé ou non. "

Professeur René LERICHE

cité dans "SIMENON AVOCAT DES HOMMES" de QUENTIN-RITZEN

SIMENON peint l'homme dans sa réalité, donc dans sa totalité ; il montre surtout le caractère mais sans oublier le corps et le corps malade. L'homme a souvent des petits ennuis de santé, ces petits riens qui influent sur le caractère.

Commençons d'abord par MAIGRET. De son physique, on ne sait pas grand-chose : il est grand, affligé d'un discret embonpoint ;

c'est plutôt une silhouette qu'une description précise que donne SIMENON. Mais MAIGRET nous est bien plus présent, bien plus réel par ses rhumes, inévitables héritages des "planques" dans le vent et la pluie, ses rhumes innombrables qu'il soigne à coups de grogs bien corsés ; il est présent par ses engourdissements après le petit verre de "Fine" qui clot si bien ses repas de gourmet . Ces petits excès gastronomiques et le fait que MAIGRET affectionne beaucoup les petits bistrots le mèneront à Vichy sur les conseils du Docteur PARDON.

Bien d'autres affections soulignent les personnages et leur donnent une "présence" d'une vérité saisissante ; nous allons en citer quelques exemples.

Monsieur GALLET -MONSIEUR GALLET DECEDE -1930- est un petit homme apparemment sans mystère ; il "fait un régime" car il souffre d'insuffisance hépatique et pourtant cette image du petit homme souffreteux cache un escroc et aussi un homme désespéré et déçu qui maquille son suicide en homicide pour que son épouse touche l'assurance qu'il avait souscrite.

Dans "L'ANE ROUGE" -1932-, SIMENON met en scène un jeune journaliste qui tient les "chiens écrasés" dans une gazette de province -comme l'auteur à ses débuts-.

Le père du jeune homme souffre d'angine de poitrine, comme SIMENON Père et comme le père de l'auteur il est très indulgent vis-à-vis de son fils. Dans ce roman, SIMENON nous donne un tableau très précis de l'insuffisance coronarienne avec "le signe de la vitrine" et la crise finale qui emporte le pauvre homme.

Le Docteur MICHOUX -LE CHIEN JAUNE- 1931, souffre d'insuffisance rénale ; il a le visage terne et triste ; il est volontiers hypocondriaque et se retranche derrière "une crise" lorsqu'une épreuve se présente.

"LA MAISON DU CANAL" 1933 rappelle l'atmosphère flamande de la famille maternelle de SIMENON. Jef est l'un des deux fils de la famille, il est hérédosyphilitique, un peu débile. Il obéit aveuglément à Edmée, la nièce orpheline recueillie dans cette maison. Elle est phthisique et sa fragilité inquiète tout le monde. SIMENON raconte la destinée tragique de ce couple étrange de la force sans jugement et de la fragilité intelligente jusqu'à la perversion.

La maladie peut être aussi dans certains romans intimement liée à l'intrigue. Rappelons pour mémoire le bloc auriculo-ventriculaire de la femme du Docteur JAVE dans : "MAIGRET S'AMUSE" 1956.

Madame de SAINT-FIACRE -"L'AFFAIRE SAINT-FIACRE" 1932- connue pour ses problèmes cardiaques survenant à la moindre émotion, s'écroule en pleine messe sous le coup d'une crise. Une main criminelle avait glissé dans son missel un entrefilet de journal qui devait immanquablement provoquer un stress fatal à cette vieille femme.

"LE GRAND BOB" 1954, se suicide et son ami médecin, le Docteur COINDREAU, cherche à percer le mystère qui règne autour du suicide d'un homme si gai, si désinvolte. En fait, le GRAND BOB voulait, par pudeur peut-être, prendre de vitesse le cancer qui le rongait.

C'est faute de Trinitrine que JULIE meurt car ANTOINE repris par le démon de l'alcool ne lui a pas rapporté cette drogue à temps -"ANTOINE ET JULIE" 1952-.

Dans "LE COUP DE LUNE" 1933, SIMENON fait allusion à la pathologie tropicale : la fièvre bilieuse hémoglobinurique emporte Eugène, le tenancier du Central Hôtel et la "DENGUE" cette maladie virale bénigne frappe TIMAR le personnage principal. TIMAR subit des accès hyperthermiques avec des crampes musculaires et cette congestion faciale qui donne à cette affection son nom le plus répandu : "la fièvre rouge".

A côté de ces grandes maladies souvent fatales pour le personnage qui en souffre, citons un exemple d'un petit rien qui change beaucoup de choses.

Dans un roman paru en 1955 ("LES TEMOINS"), le Juge d'Assises LHOMOND a la grippe et une femme acariâtre qui lui mène la vie dure. Pour ne pas interrompre un procès pour meurtre en cours, Lhomond se fait faire quelques injections de pénicilline et prend des grogs. Son greffier, ses assesseurs, remarquent son haleine d'une odeur éloquente et Lhomond s'aperçoit de leurs regards de commisération et non de reproche. Tout le monde pense que le Juge d'habitude si sobre, sombre dans l'alcool pour oublier sa femme. Et s'il tuait son épouse comme l'homme qu'il est en train de juger, il y aurait des témoins pour jurer de son intempérance. Ceci l'amène à reconsidérer la valeur du témoignage en Cours d'Assises et, par là-même, son aptitude à juger les gens.

Il est bientôt au bord de la crise morale : n'a-t-il pas songé, lui aussi à tuer sa femme qui, sous prétexte d'une maladie imaginaire -elle ne quitte pas son lit- le tyrannise injustement et fait, depuis des années, de sa vie un enfer.

Ainsi, pour SIMENON, l'homme est un tout physique et mental et la maladie même minime doit être prise en considération en littérature car elle peut modifier le comportement du personnage, comme elle modifie le comportement de n'importe lequel d'entre nous dans la réalité.

MALADIES MENTALES DANS L'OEUVRE DE

GEORGES SIMENON

"Le temps d'Anaïs"

Autres exemples :

- La fugue et la désinsertion sociale
- Les comportements schizoïdes
- Le sceau de la répétition
- L'impossible idéal
- La solitude

"Le temps d'Anaïs" écrit en 1951 représente à nos yeux le type même du roman psychiatrique, pas seulement parce que SIMENON y place un psychiatre, mais parce que la seule façon d'expliquer le comportement du personnage principal passe par l'analyse psychanalytique.

Bauche est un jeune homme qui vient de tuer son patron : Serge Nicolas ; juste après son crime il se perd dans une forêt et se livre à la police.

Nicolas était un homme d'affaires véreux qui se servait de Bauche pour couvrir des opérations commerciales assez louches. En échange de la complaisance de Bauche, Nicolas lui donnait un généreux salaire et le titre ronflant de directeur.

La femme de Bauche fut la maitresse de Nicolas, mais cette liaison était terminée et Bauche avait toujours été au courant ; d'ailleurs Fernande était une femme facile que beaucoup d'autres, en dehors de Nicolas, avaient connue. Ni l'intérêt, ni la jalousie n'ont apparemment guidé son geste et Bauche est incapable de s'expliquer sur ce point face aux policiers.

Un aliéniste est alors chargé de juger, en expert, de la santé mentale de Bauche. Dans la seconde partie du livre, nous assistons aux entretiens de Bauche avec le psychiatre et c'est avec celui-ci que le lecteur remonte aux sources lointaines des motivations de Bauche.

Bauche a été fasciné pendant son enfance par une nymphomane, Anaïs, qui se donnait à tous les hommes du village et même au père Bauche.

Son père mort, Bauche est "monté" à Paris où il vivote en plaçant quelques articles dans des journaux.

Il rencontre Fernande, une Anaïs bis mais une Anaïs complexée consciente de son besoin morbide qui la plonge dans la plus grande honte ; à l'occasion de crises dépressives elle tente de se suicider.

Après le crime, Bauche, incompris des policiers, des magistrats, s'accroche désespérément au psychiatre dont il espère "une manière d'absolution" -Léon Thoorens in Qui êtes-vous M. SIMENON ? Edition Gérard 1959-.

Le roman est donc bâti sur la question : Pourquoi Bauche a-t-il tué ?

La police et le lecteur cherchent la réponse et Simenon nous amène maillon après maillon à une explication ou plutôt il laisse au lecteur le choix d'une explication personnelle.

A notre sens, il semble que cette solution repose sur la théorie de l'automatisme de répétition dont parle Freud -Essais de Psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot 44, première partie, chap : 4 et 5 - La répétition d'un fait enfoui dans l'inconscient ou "fait de structure" est produite par un "fait déclenchant".

Quel est le fait de structure dans le cas du personnage principal du "Temps d'Anaïs",

Il est double et prend ses racines dans la jeunesse de Bauche, lorsqu'adolescent il vit sans entrave au Grau du Roi, au milieu des touristes décontractés. Son père qui a perdu un bras à la guerre est un notable débonnaire très prisé pour la discussion et la pétanque ; pour Bauche il est l'image du Père Loi.

Au Grau du Roi, Bauche regarde les ébats d'Anaïs et cette première expérience d'homme passe par elle ; tous les hommes du village ont connu cette fille simple qui s'offre sans vergogne à qui veut la prendre et sous les yeux de qui veut la regarder.

Cette fille représente le désir des hommes, ce désir par qui Bauche se sent attiré comme un voyeur fasciné :
 "Anaïs était un ventre, il avait eu envie d'un ventre, de son ventre à elle, pendant des années, parce que c'était le ventre où tous les hommes allaient s'engloutir" p. 221.

Bauche est marqué par cette expérience juvénile et désormais il est incapable d'avoir des rapports avec d'autres femmes que des prostituées ou des nymphomanes comme Anaïs ; il connaît une ou deux femmes "honnêtes" avec lesquelles il essuie un cuisant échec sexuel.

Notre héros tombe alors dans le type de névrose sexuelle que décrit Freud dans "la vie sexuelle" -chap. 4 (Contributions à la psychologie de la vie amoureuse) sous le terme "amour de la putain".

Dans ce cas de névrose, le sujet pour être attiré par une femme a besoin que celle-ci ait des relations avec un ou d'autres hommes qui peuvent

faire valoir un droit de propriété même momentané (au moment de l'acte sexuel), cette condition est appelée par Freud "le tiers lésé".

Bauche trouve un compromis qui l'apaise : il épouse Fernande, femelle enragée mais faible, cette position de consolateur lui plaît et le soutient. D'ailleurs, cela suit tout à fait la théorie de Freud, page 50 "le plus étonnant pour l'observateur, chez les amants de ce type, c'est la tendance à sauver la femme aimée. L'homme est convaincu que la femme aimée a besoin de lui et que sans lui elle perdrait tout contrôle moral et tomberait rapidement à un niveau déplorable"...

Bauche se voit confier une situation "de confiance" qui lui tombe du ciel... et des mains de Serge Nicolas (l'homme qu'il va tuer). La puissance décontractée de l'homme, un homme d'affaires plus ou moins véreux n'est pas sans rappeler celle de son père.

Evidemment Nicolas est l'amant de Fernande, mais le père de Bauche n'a-t-il pas connu aussi, comme tant d'autres, Anaïs ?

Bauche se trouve finalement très à l'aise dans cette situation, comme Freud l'a bien remarqué page 49 : "Dans les cas marqués, l'amant ne montre aucun désir de posséder la femme pour lui tout seul et semble se trouver tout à fait à l'aise dans la relation triangulaire".

Bauche se rend compte qu'il n'est que l'homme de paille, que le fantoche de Nicolas et les visites qu'un mystérieux M. Ozil rend à Serge Nicolas lui rappellent les visites discrètes qu'un homme important faisait au

Grau du Roi à son père ; ainsi son père trichait, il n'était qu'un homme de paille, comme Nicolas était celui d'Ozil.

Son père, invalide sur le plan physique, l'est aussi sur le plan de la Loi puisqu'il triche comme Ozil ou Nicolas.

Bauche a échappé à Anaïs et à la tricherie du Grau du Roi, pour se retrouver dans la même situation à Paris. Il voulait devenir un homme, "quelqu'un de bien", Nicolas représentait cela, il lui parlait "comme s'il était son frère"(page 237), bien qu'ayant la puissance de l'argent et de la facilité avec les femmes.

Mais Bauche sait qu'il n'est pas l'égal de Nicolas vis-à-vis de Fernande : "Nous n'étions pas sur le même plan, elle l'admirait certainement, le trouvait fort et séduisant : c'était un homme". (page 237). C'était un homme sans échec en affaire et en amour.

Sur le plan des affaires, Bauche croyait en brasser ; sur le plan de l'amour, il lui fallait, pour se sentir un homme, que sa partenaire sorte des bras d'un autre homme, car c'est à ce prix qu'il se sentait "sur les rangs", sur le même plan que les autres hommes qui déjà avaient possédé cette femme (page 194).

A propos de la secrétaire, maitresse occasionnelle de Nicolas : "il en avait eu envie aussi, surtout quand il savait que Nicolas venait de la prendre, comme c'était le cas de la veille".

Etre reconnu comme un homme, par les femmes et par Nicolas, voilà la problématique psychique de Bauche.

Or, Nicolas n'est toujours qu'un semblant d'homme puisqu'il triche, qu'il se rend compte que cette situation inespérée n'est pas méritée, il n'est toujours pas l'homme qu'il doit être, c'est-à-dire dans les "règles", mais ces règles sont truquées.

Page 222 : le psychiatre : "Voulez-vous essayer de me définir à votre avis ce que font les autres ?"

Ils suivent les règles ou plutôt font semblant de les suivre car tout le monde triche". et lui Bauche ne sera toujours que l'innocente victime de ces règles : page 224.

"C'étaient les règles. Ceux qui les suivaient ou faisaient semblant de les suivre étaient à la fin récompensés à condition qu'ils sachent se mettre en valeur. Les autres n'avaient qu'à continuer à grouiller dans l'obscurité jusqu'à ce qu'ils se fassent prendre dans la trappe".

Bauche sent bien qu'il est dans une situation fausse, il a peur. Et ce n'est pas Fernande, torturée par son besoin morbide des hommes au point qu'elle tente à plusieurs reprises de se suicider, qui peut le rassurer.

Voilà rappelés les faits de structure. Passons maintenant aux faits déclenchants.

D'abord Bauche surprend une phrase de Nicolas lors d'un entretien privé avec Ozil "qui demandait à son compère ce qu'il arriverait

quand Bauche apprendrait qu'il n'est qu'un prête-nom juste bon à aller en prison si leurs "combines" tournaient mal :

Ozil : "Bauche ! Allons donc ! Aucun danger ! C'est un imbécile prétentieux, ces gens ne découvrent rien, ne réagissent pas."

Nicolas ne l'a donc jamais considéré que comme un fantoche; en acceptant cette situation truquée, Bauche a en même temps perdu les derniers espoirs de réussir, proprement, par lui-même ; toutes ces illusions perdues pour devenir le pantin d'un autre pantin.

Bauche a alors résolu de tuer Nicolas, quand ? il ne le sait pas, mais il doit le tuer. Un jour que Nicolas, enrhumé, se soigne douilletement dans son lit, Bauche le rencontre chez lui pour lui apporter des scénarios. Nicolas porte le même pyjama noir que Bauche car Fernande pour ses cadeaux se fournit chez le même chemisier.

Un pistolet traîne, chargé, sur une table. L'image en miroir du pyjama, cette image de Nicolas qui est une dérision de lui-même, sera l'élément déclenchant, Bauche tire, mais l'arme s'enraye et Nicolas le regarde encore blessé mais conscient; ce regard intolérable, ces yeux qui le jugent encore, Bauche devra les éteindre avec vingt deux coups de tisonnier.

Cet acharnement monstrueux sera évidemment interprété comme un crime de dément.

Nombre de romans dits "durs" qui correspondent d'ailleurs à la période américaine montrent le personnage soumis entièrement à un implacable destin que nous avons interprété d'un point de vue psychanalytique comme obéissant à l'hypothèse de Sigmund Freud en ce qui concerne la contrainte de répétition.

Répétition d'un traumatisme infantile enfoui, mais aussi répétition des moyens de défense contre ce traumatisme, revenant à la surface de l'inconscient de façon lancinante. Anna Freud ("le moi et le mécanisme de défense". *Das Ich und die abwehrmechanismen*. Chapitre II, Imago Publisching 1946) écrit : "... ce deuxième mode (le transfert de défense) est bien différent (du transfert d'émotions libidinaux). L'automatisme de répétition auquel se trouve soumis le patient au cours de son analyse intéresse non seulement d'anciennes pulsions du "Ca", mais aussi et de la même façon d'anciennes mesures de défense contre les pulsions..."

Ainsi, dans "le temps d'Anaïs" Bauche est attiré irrésistiblement vers les nymphomanes et s'interdit de les embrasser, refusant tout comportement amoureux du type tendre.

Il n'embrasse pas Anaïs. Une jeune ouvrière qu'il entraîne dans sa chambre, veut l'embrasser et ce geste le rend impuissant ; "page 227 : j'étais un peu inquiet en montant, je n'ai pas voulu qu'elle se déshabille. J'ai commencé à la prendre et alors elle a collé sa bouche à la mienne en se serrant convulsivement et j'ai perdu mes moyens..."

Cette agressivité, cette hostilité sont sexuellement nécessaires à Bauche. La partenaire doit être obligatoirement inférieure à lui, souillée ou objet sexuel pur. C'est un mécanisme de défense contre son propre avilissement.

Si lui-même est considéré -ou plutôt déconsidéré- comme sexuellement inférieur, il devient impuissant. Deux autres exemples à l'appui : avec une touriste mariée, il se sent impuissant : "peut-être avais-je peur de ne pas être à la hauteur. Son mari était un bel homme beaucoup plus fort que moi et il avait trente ans..." ; maintenant avec une dactylo de Nicolas : "elle était consentante mais elle faisant ça en souriant comme elle aurait bu un apéritif, avec un regard amusé, espiègle, qui me semblait ironique et cette fois-là encore j'ai été incapable d'aller jusqu'au bout..." (p. 227).

Tous les éléments de cette analyse sont fournis au cours des entretiens de Bauche avec le psychiatre, dans la seconde partie de l'ouvrage. L'expert aliéniste ne livre pas au lecteur ses conclusions, celui-ci assiste à l'interrogatoire comme les étudiants assis au fond de la salle.

Bauche espère être compris du psychiatre mais déjà, contrairement aux policiers et aux hommes de loi qui l'ont longuement interrogé, il sent que l'aliéniste le considère comme Homme et ne centre pas ses questions sur le crime mais sur sa vie en général et sur son enfance.

Secret avec les juges, il éprouve une soif de confessions pour le psychiatre :

p. 243 : "Il restait une vérité qu'il n'avait pas dite, qu'il n'avait pas osé avouer ce matin et qu'il confierait au professeur quand il le verrait en tête à tête : c'est qu'il ne s'est jamais considéré tout à fait comme un homme, sexuellement. Même avec Fernande, au fond, il avait toujours ressenti comme une gêne. Cela n'expliquait rien, mais cela intéresserait un homme comme le professeur qui saurait exactement ce qu'il en était".

Le livre se termine sur l'hospitalisation psychiatrique de Bauche ; voyant le professeur en blouse blanche, il comprend sa situation.

P. 247 "Je ne suis pas fou n'est-ce-pas ? pas dans le sens qu'ils entendent ? Alors le professeur, le touchant à l'épaule comme s'il avait le pouvoir d'imposer les mains et de guérir les écrouelles, sourit en hochant la tête. Bauche avait de longues années devant lui pour s'expliquer".

Maladies mentales dans l'oeuvre de

Georges SIMENON

Autres exemples

"De plus en plus, dès le début d'ailleurs, mes personnages, dans mon esprit, vont en quelque sorte jusqu'au point où les psychiatres les prennent en charge. Je veux dire que mes clients avec quelques pas de plus, deviendraient les leurs. Et il existe fatalement une marge, une zone commune où ces clients sont à la fois les miens et les leurs. Je prends l'homme soi-disant normal et je le mène aussi loin que possible tout en évitant le cas pathologique".

Georges SIMENON : "QUAND J'ETAIS VIEUX" page 270

Si la plupart des oeuvres de Georges SIMENON ont un substratum "psychologique" quelques unes se situent dans la "zone commune" dont parle l'auteur dans l'épigraphe ci-dessus et même franchement dans la zone "psychiatrique".

Il est difficile de porter un diagnostic précis en psychiatrie et la tendance actuelle évite, autant que faire ce peut, de "classer" le malade. D'ailleurs c'est ce que fait SIMENON :

"Peu importe qu'il y ait à travers l'oeuvre de SIMENON bon nombre de psychopathes, ce ne sont là que des exceptions, en règle SIMENON élude les diagnostics. "QUENTIN DEBRAY RITZEN" SIMENON, avocat des hommes."

Nous verrons donc la pathologie mentale chez SIMENON, thème par thème ; le thème n'étant pas en soi lié au diagnostic en psychiatrie.

La fugue, la désinsertion sociale

"Un homme sans attaches, un homme qui a coupé tous les liens avec son passé, avec son ancienne personnalité... il lui faut bien se raccrocher à quelque chose ! il a eu son écurie, l'odeur, les chevaux, le café avalé tout brûlant à 3 heures du matin avant de marcher jusqu'au soir, son terrier si vous voulez ! son coin à lui... tout plein de sa chaleur animale. "LE CHARRETIER DE LA PROVIDENCE" 1930.

Ce charretier solitaire et taciturne conduisant les chevaux qui tirent le chaland "La Providence" est un des personnages les plus attachants de SIMENON. Il faut toute la perspicacité de MAIGRET pour retrouver sous cette enveloppe rustaude l'ancien médecin revenu du bagne complètement transformé, déçu par l'humanité et qui rentre dans "son terrier", ayant renoncé à tout contact avec les hommes et même à toute intelligence.

Vees POPINGA est "L'HOMME QUI REGARDAIT PASSER LES TRAINS" (1936). C'est un père de famille tranquille. Il regarde passer les grands trains internationaux : le luxe, les voyages, l'aventure. Un jour il "rompt ses amarres" -QUENTIN-RITZEN- et quitte sa vie douillette et familiale pour la pègre et le vice, le crime et la perversion sexuelle. A la fin du livre on le retrouve nu et à demi-fou, très symboliquement sur une voie de chemin de fer. Est-ce la voie du retour ?

"LA FUITTE DE MONSIEUR MONDE" 1954 suit un peu ce thème. On y voit un homme d'affaires, prospère, qui, sans explication à priori, change lui-même son destin, quitte sa famille pour un milieu complètement étranger : le demi-monde de la Côte d'Azur. Il reviendra chez lui toujours énigmatique, déroutant de calme et de lucidité.

Dans "LE TRAIN" 1961, la fugue d'un autre père de famille est motivée ou plutôt induite par une femme et par les événements -l'exode en 1940-. Il retrouve sa femme après ce moment "d'égarement" et tout rentre dans l'ordre.

Comportements d'allure schizoïde

Nous précisons ici le diagnostic car c'est la conclusion à laquelle arrive Monsieur Le Professeur DEBRAY RITZEN lorsqu'il parle -dans SIMENON AVOCAT DES HOMMES- du stade où arrive finalement le personnage principal dans "LE FILS CARDINAUD" 1943, le stade de "la pensée déréelle, désinsérée d'une ambiance soudain frappée d'étrangeté".

Notre "héros" est abandonné par sa femme, il retrouve un appartement déserté, des habitudes conjugales disparues. Il réalise lentement l'étendue du désastre. Le réel intolérable le pousse d'abord dans une activité désordonnée de remplacement. Ensuite, c'est l'obsession et le repli sur lui-même, la rupture avec le réel, une forme de schizophrénie.

L'autisme est illustré par la fille de Joris TERLINCK, le "BOURGMESTRE DE FURNES" 1938 ; cette petite fille vit recluse au milieu de ses déjections. Elle alterne de terribles crises d'agitation et des périodes de calme où elle psalmodie inlassablement la même rengaine.

Le sceau de la répétition

Ecrivain de l'inconscient, SIMENON a parfaitement illustré cet "automatisme de répétition" qui replonge le personnage dans ce que l'on peut appeler "un implacable destin".

Spencer ASHBY, dans "LA MORT DE BELLE" 1953 est un homme sans histoire, presque austère, partageant son temps entre un "petit cagibi" où il bricole et sa chaire d'histoire au collège voisin ; il n'a pas d'enfant et apprécie sa femme comme une agréable amie.

Les ASHBY recueillent Belle, jeune fille quelconque de 18 ans dont les parents sont occupés à régler leur divorce. Or, un soir, Belle est violentée et étranglée dans la propre maison d'ASHBY.

Bien qu'innocent et n'ayant aucune charge sérieuse contre lui, ASHBY est immédiatement soupçonné. Ces soupçons deviennent bientôt une certitude pour "les autres", "la communauté" comme dit souvent Christine, sa femme.

Le père d'ASHBY était un dévoyé qui semblait peu à peu dans le vice et l'alcool ; lui aussi était rejeté par la communauté et son suicide fut un soulagement pour la mère d'ASHBY -à laquelle d'ailleurs Christine ressemble étrangement- et pour cette "communauté".

Spencer ASHBY a eu donc comme exemple négatif la vie de son père ; durant toute sa jeunesse et jusqu'à son mariage, il s'est efforcé avec rage de rentrer dans la communauté, fuyant comme la peste les femmes, l'alcool, les quartiers mal famés qui pourtant l'attirent comme un vertige.

Et voilà que comme son père il est rejeté par la communauté ; des scènes pénibles se déroulent à la poste, à l'église ; on peint au goudron un M comme "Murder" -assassin- sur sa maison.

Il en arrive à douter de la confiance de sa femme : "Elle n'était pas si sûre de lui, elle appartenait au bloc, elle en était, avait-il envie de dire, une des pierres angulaires". (p. 166). Alors ASHBY se rebelle, il a envie de braver cette société qui rejette le Juste sans l'écouter.

Par défi, en sortant de chez le coroner, il entraîne la secrétaire de celui-ci de bar en bar ; c'est une fille facile, comme Belle. Il l'entraîne dans le bar où le barman a déclaré pendant l'enquête, avoir vu Belle avec son assassin. Voilà ASHBY comme l'assassin de Belle, avec une fille qui pourrait être Belle.

L'inexorable se produira et ASHBY devient vraiment un assassin.

Un thème voisin est retrouvé dans "L'ESCALIER DE FER" 1953 ; écrit à la même époque que "LA MORT DE BELLE", il s'inscrit dans la même lignée de romans. C'est à partir du souvenir d'un escalier métallique en colimaçon que SIMENON a écrit ce livre.

Cet escalier relie un appartement où vit Etienne, un homme un peu hypocondriaque et inquiet, à l'étage en dessous : une boutique que tient son épouse Louise, une femme au caractère solide, un peu maternelle.

Louise était tout juste veuve quand Etienne l'a épousé. Etienne consigne dans un cahier ses troubles de santé : coliques, vomissements, gastralgies. Bientôt, il se croit empoisonné lentement à l'arsenic et se rend compte que son prédécesseur aussi était mort de maladie assez mystérieuse.

Quelques analyses se révèlent très évocatrices d'une intoxication arsenicale. Reste à trouver pour quel successeur Louise recommence un second crime parfait ? Il s'agit du "Fils THEO", le fils du vieux magasinier de LOUISE.

Au moment de tuer le nouvel amant de Louise, Etienne retourne l'arme contre lui et se suicide. Ce geste surprenant peut être décodé lui aussi par une étude de type psychanalytique :

Il s'agit d'une structure triangulaire dont un homme est d'abord exclu : l'ancien mari de Louise. Etienne, son successeur, éprouve un complexe de culpabilité et se rend compte du caractère inéluctable de sa

propre exclusion de ce triangle oedipien classique. Louise représentant la mère -analogie entre Louise et sa propre mère p. 8 et p. 74-75. Il a exclu le premier mari -le père- et par là même il doit accepter sa propre exclusion par son successeur et ce n'est pas un hasard si SIMENON nomme celui-ci "Le FILS de Théo". Il se retrouve à la place du premier mari avec le sentiment d'une autopunition à laquelle il ne peut échapper et c'est pourquoi il se fait justice à la fin du livre, permettant la répétition de cette situation, de ce cycle perpétuel que symbolisent les spirales de l'escalier de fer.

Dans "LA NEIGE ETAIT SALE" 1948, Franck FIEDMAIER essaie de retrouver l'image du père qu'il n'a jamais connu. Fils d'une tenancière de maison de tolérance, il s'adonne au vice comme à une drogue, comme pour crier sa rage d'avoir été frustré d'un vrai père, d'une vraie famille. Au moment de mourir, ce n'est pas le secours de sa mère qui peut le rassénérer mais la parole amicale d'un inconnu, d'un voisin veuf, dont la pensée l'obsède jusqu'à la déraison parce qu'il l'a choisi comme l'incarnation paternelle. Ce retour au père que QUENTIN RITZEN interprète comme le signe PLUS dans le complexe d'OEDIPE, p. 143, "SIMENON, AVOCAT DES HOMMES".

L'impossible idéal

Le médecin de "LETTRE A MON JUGE" 1946, veut expliquer au magistrat le pourquoi de son crime : il a tué sa maitresse, Martine, calmement, résolument. Cette homme a toujours vécu sans amour et il croit le trouver avec Martine ; il sublime cet amour tout en étant conscient des défauts de cette femme, de son lourd passé. Pour garder une image conforme

à son idéal, il détruit la Martine réelle mais hélas entachée d'imperfections qu'il ne peut supporter.

C'est ce besoin d'absolu qui pousse Bébé DONGE -"LA VERITE SUR BEBE DONGE" 1940, à tenter d'empoisonner son mari. Elle s'est donnée toute entière à cet amour mais elle est secrète, mesurée, réservée. Cette réserve, cette pudeur derrière lesquelles se cache un amour véritable et total, son mari l'interprète comme de la froideur, il n'a rien compris. Il lui assure un bonheur matériel qui calme sa conscience chargée de petits écarts extra conjugaux. Elle n'a aucune haine envers son mari ; elle ne lui reproche que d'exister et de bafouer l'image idéalisée de l'homme de sa vie.

La solitude

L 'histoire de "LA PRISON" 1967, est celle d'un directeur de presse très mondain qui apprend que sa femme vient de tuer sa soeur dont il avait été, un moment, l'amant. Pourquoi un tel geste alors que cette liaison était définitivement rompue depuis longtemps ?

Cette histoire le bouleverse et l'amène à s'interroger sur son ménage : sa femme ? il la voyait, la côtoyait sans la connaître vraiment ; ils n'avaient jamais de tête à tête. Ils étaient toujours "en sortie" avec "les copains", cette petite cour artificielle de parasites dont il aimait à s'entourer.

Seul, désinséré brutalement de son petit monde factice, il découvre l'angoisse de la solitude, cette solitude dont il se protégeait avec

de faux-semblants, dans une vie sans but.

Il est seul et sa vie est affectivement vide : sa femme et sa belle-soeur avaient en fait un amant commun -un pauvre type, selon lui- ce n'est donc même pas pour lui que sa femme a eu ce geste insensé. Son fils a cinq ans, il est en nourrice et ses parents nourriciers, par leur présence, ont bien vite remplacé les autres. Cet enfant non plus, n'a pas besoin de lui.

Il se suicide.

Dans tous ces exemples, SIMENON pousse ses personnages au suicide ou au crime, mais ceux-ci échappent à la psychiatrie lourde et laissons conclure QUENTIN RITZEN :

"La modestie du clinicien SIMENON conduit l'affaire au gré des impulsions en terme de comportement et surtout sans explication abusive, sans interprétation".

SIMENON CLINICIEN ET ECRIVAIN DE L'INCONSCIENT

Démarche clinique et démarche littéraire
chez SIMENON

SIMENON, écrivain de l'inconscient

"On rencontre beaucoup de médecins dans les livres de Georges SIMENON et la démarche médicale, l'approche de l'autre apparaît probablement au créateur de la même nature que sa démarche originelle de romancier".

Gilbert SIGAUX.

Il est difficile chez un romancier de parler de méthode pour aborder un personnage, mais plutôt d'un style. Pour Georges SIMENON, c'est toujours le même.

Comme le clinicien, SIMENON accumule les détails qui, s'ajoutant les uns aux autres donnent une idée avant que les événements viennent corroborer cette hypothèse. Ces détails, il ne les souligne pas, il appartient au lecteur de les noter au passage. SIMENON n'explique rien, il ne juge pas, il constate et nous fait part sans commentaire de ce qu'il a pu noter. Exactement comme le malade explique à son médecin l'histoire de la maladie, ne sachant pas ce qui est important ou non pour le clinicien, il raconte tout en bloc, et c'est au médecin de noter au passage les arguments de son diagnostic.

Dans "LES GENS D'EN FACE", le personnage principal, ADIL BEY est victime d'un empoisonnement progressif à l'arsenic. Cela commence par :

"Il n'était bien nulle part. Il avait chaud. Il n'avait pas faim, pourtant il avait des tiraillements d'estomac..."

"Il avait des poches sous les yeux. Son teint était terne et l'ensemble de sa personne avait un aspect triste et indécis".

Nous avons là des signes du début de l'arcénicisme : brûlures gastriques, mélanodermie, un certain embonpoint alors que l'appétit disparaît. Plus loin :

"C'était vrai il avait grossi ; mais ce n'était pas un signe de bonne santé"...

"Pendant la nuit il avait beaucoup transpiré bien qu'il fut à peine couvert et cela lui arrivait de plus en plus souvent".

". . . Il avait la bouche amère, d'une amertume qu'il ne connaissait pas."

Nous voilà au stade de la stomatite arsénicale avec ce goût métallique particulier.

Notre personnage se décide à appeler un médecin lorsque son mouchoir se remplit de sang -ulcération nasale ?- les premiers signes de polynévrite apparaissent sous la forme d'une fatigabilité à l'effort :

"De temps en temps il s'arrêtait n'importe où, au beau milieu d'une rue pour reprendre haleine et les gens le regardaient curieusement".

Ce n'est qu'à la fin de l'ouvrage que l'auteur confirme le diagnostic.

On ne peut que rapprocher cette façon avec laquelle SIMENON nous distille goutte à goutte les éléments du diagnostic, de la façon dont le romancier donne un à un les petits éléments qui permettent à Maigret d'approcher

la solution de l'enigme qu'il a à résoudre. Ainsi peut-on rapprocher le "suspense" bien mené du roman, du "suspense" que ménage pour le clinicien le diagnostic d'une affection intéressante. Face à un ensemble de données, le clinicien, comme Maigret, est amené à abandonner certaines voies possibles, au long d'examens de plus en plus discriminatifs, jusqu'à l'aboutissement à un ou plusieurs diagnostics à retenir.

Dans la série des "Maigret" comparons notre commissaire à un clinicien. Sa "méthode" repose sur une logique assez originale pour un policier : ne s'appuie-t-elle pas, en effet, sur des impressions vagues, des spéculations psychologiques ? Et le médecin, lui, n'accorde-t-il pas finalement sans peut-être se l'avouer, beaucoup d'importance à la première "impression" ressentie en présence de son malade.

Dans "LE CHIEN JAUNE", face à un jeune inspecteur féru des dernières méthodes scientifiques de la police et qui demande à Maigret quelle est sa méthode, notre commissaire répond :
"Ma méthode, c'est de ne pas en avoir".

Maigret, à la retraite, reprend du service dans le roman : "Maigret". Son successeur, Amadieu, lui parlant à son tour de sa "méthode" dit à notre héros :
"D'habitude vous vous mêlez de la vie des gens, vous vous occupez davantage de leur mentalité et même de ce qui leur est arrivé vingt ans auparavant que d'indices matériels".
Bien évidemment Maigret tient compte quand même des indices matériels ne serait-ce que pour étayer le dossier qu'il aura à présenter au juge d'instruction.

D'abord ils servent à évincer certains suspects et à rétrécir le champ des possibilités, mais Maigret n'a pas d'idées préconçues au départ de l'enquête, il recueille les éléments, les impressions sans les trier, en bloc, et quand on lui demande : "Qui, croyez-vous, est l'assassin ?" ou "Qu'en pensez-vous ?" il répond invariablement "Je ne crois rien" ou "Je ne pense pas".

Ensuite son esprit, lentement fait le tri, décante la vérité avec cette intuition -chez un policier on parle de "flair"- qui lui fait se poser le "pourquoi ?" avant le "comment ?". Ce "pourquoi" est inscrit dans l'être et c'est à l'être et non au crime que Maigret s'intéresse d'abord.

Et si l'on pose le postulat suivant : personnage = malade, crime = maladie, n'est-ce pas une méthode de la médecine psychosomatique que d'aborder le malade d'abord psychologiquement, puis pathologiquement ?

Mais revenons à une méthode originale que l'on peut rapprocher de la méthode expérimentale. Voici comment SIMENON la situe par rapport à son oeuvre dans un entretien avec André Parinaud :

"Lorsqu'un médecin fait une découverte, il l'essaye sur des cobayes, sur des singes ou parfois sur lui-même ; c'est sa façon de s'assurer que sa découverte est utilisable ou non et bien lorsque j'ai une vague idée, l'intuition que quelque chose existe dans tel ou tel recoin de l'âme humaine, je choisis un personnage, je lui inocule cette sorte de maladie à laquelle j'ai pensé et en vivant la vie de ce personnage pendant la période d'incubation, je me rends compte si l'idée est vraie ou non".

"Inoculation", "incubation", voilà les termes d'un homme qui s'est beaucoup intéressé à la bactériologie et qui en tire une certaine application pour une démarche toute particulière, presque psychanalytique, mais nous y reviendrons plus loin.

Ainsi, nous avons vu ce mélange de démarche scientifique, logique et de connaissance intuitive dont est formée "la méthode simenonienne".

On apprend au jeune clinicien à se méfier de "l'intuition" et à ne poser son diagnostic que sur des bases sémiologiques solides et indiscutables ; cette démarche est scientifique et la médecine est une science mais c'est une science humaine et ce n'est, en tout cas, pas une science exacte. Quel est le médecin qui ne se laisse pas guider, même inconsciemment par "la tête" d'un malade, "la tête" d'un cancéreux, d'un éthylique, "la mine d'un bébé" ? Ces petits signes physiques qui, juxtaposés, donnent une "impression", impression qu'il faudra vérifier par le reste de l'examen et la paraclinique.

Ainsi, nous pouvons conclure que SIMENON dans son approche du personnage aurait fait un excellent clinicien dans son approche du malade et comme le dit le Professeur Denicker :

"Ce qui fait par dessus tout la grandeur du clinicien, c'est son humilité devant les faits. Se défiant des apparences et doutant de sa propre pénétration, il observe, il guette, il devine et il recoupe ses constatations, il retient l'interprétation et le diagnostic jusqu'au dénouement".

Georges SIMENON : "Clinicien de l'âme"

dans : Témoignages sur SIMENON

Lacassin et Sigaux PLON 1973.

SIMENON, ECRIVAIN DE L'INCONSCIENT

"Chacun de mes romans est la transposition involontaire d'un grand instinct ou d'un grand élan humain".

Georges SIMENON

"J'écris pour ne pas devenir fou".

André BRETON

Cette phrase de Georges SIMENON, citée dans l'ouvrage de Quentin Ritzen, retient toute notre attention au seuil de ce chapitre par ce mot : "involontaire".

Ne peut-on pas dire plutôt : "inconscient" ?

SIMENON peut-il s'auto-analyser comme le prétent Jean Delay : "Ce n'est pas seulement la prise de conscience intellectuelle qui représente l'agent de la psychanalyse, mais le transfert affectif de l'analyse sur l'analyste. C'est précisément cette condition d'interpsychologie qui permet de triompher des résistances intérieures opposées par la censure à toute exploration solitaire de l'inconscient et c'est pourquoi l'auto-analyse ne permet pas habituellement une prise de conscience en profondeur. Mais cette difficulté peut être tournée en littérature par un stratagème qui est précisément la création du double".

Ou bien tout simplement, SIMENON écrit-il comme André Breton -ancien étudiant en médecine- pour résoudre sa problématique psychique ?

Les conceptions actuelles de la psychanalyse définissent l'analyste comme un récepteur sur lequel s'effectue le transfert, mais ce récepteur n'est pas passif, il pose des questions, il conduit le malade à se redéfinir, il diagnostique le phénomène pathologique et amène le patient sur la voie de la solution de son problème.

Face à l'écrivain, la page blanche, récepteur certes mais passif. Si l'on peut concevoir que l'écrivain se décharge sur le papier d'un certain problème inconscient ou non, si l'on peut concevoir que ce problème sera visualisé par l'écrivain sur le personnage-récepteur, ce personnage sera de toute façon un autre lui-même et l'écrivain somme toute est toujours seul, il exprime mais ne résoud rien, il se soulage psychologiquement mais ne se guérit pas.

Le cas de Georges SIMENON est tout à fait particulier et intéressant pour l'analyste. Laissons d'abord Léon Thoorens raconter comment "naît" un "SIMENON" :

"Les jours succèdent aux jours et bien que le ciel soit bleu, bien que le soleil brille, bien que les enfants soient en bonne santé, bien que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes, Georges SIMENON s'assombrit. Il se lève chaque matin, de plus en plus barbouillé. Il se traîne à travers les journées avec une figure de plus en plus longue, c'est qu'il se sent mal dans sa peau ; autour de lui on ne s'émeut pas. On sait ce que cela signifie. Il va tout simplement entrer bientôt dans un nouveau roman..."

A ce point, SIMENON ne sait rien encore de ce qu'il va écrire, mais le besoin se fait sentir, tout est confus, étrange, presque angoissant. C'est d'abord une impression, même pas, une sensation qui s'impose à lui, souvent une odeur déjà sentie : "Quelque chose l'a touché, il ne sait quoi. Une odeur peut-être ? Oui ce doit être l'odeur. C'est presque toujours par l'odeur que cela commence. Celle-ci est ténue. Il faut faire le vide en soi, n'être plus qu'un nez qui hume pour la percevoir. . . "

"... Il doit avoir respiré cette odeur là quelque part, il y a bien longtemps, où et dans quelles circonstances ? peu importe. . . "

SIMENON est "mal dans sa peau" : le problème psychique est là, mais sans visage, il faut écrire. Et bientôt tout va s'éclaircir et comme une délivrance : il va écrire, sans s'arrêter ou presque :

"... ça ne manque jamais. Clic ! un nom s'impose, bouscule tous les autres : le nom du personnage. A partir de ce moment, tout commence à se dégager, à s'ordonner, à se préciser comme si le nom suscitait un fantôme et que ce fantôme lentement commençait à se matérialiser et pas uniquement lui mais aussi ce qui l'entoure, son milieu, son atmosphère".

Cette faim douloureuse d'écrire, cette impression d'"inquiétante étrangeté" -comme disait Freud- et ce soulagement final lorsque l'auteur projette ce fardeau sur le papier sont pleins d'enseignement pour l'analyste qui ne peut qu'y voir le transfert sur une page blanche d'une problématique mentale personnelle : l'imagination de SIMENON se nourrit de ses propres pulsions.

Soulignons aussi les rites immuables, quasi obsessionnels qui président à cette "opération création" -selon l'expression de A. Parinaud in "connaissance de Georges SIMENON"-

Ce sont les pipes, bourrées à l'avance et disposées sur le bureau, les horaires fixes de travail, la même chemise qu'il enfile pendant toute la durée de la rédaction, la même promenade qu'il refait chaque jour entre deux chapitres et bien d'autres choses encore :

"Il y a ainsi désormais des romans avec brouillon, des romans en deux temps et des romans sans brouillon. On ne peut pas savoir d'avance ni à quoi cela tient, tout est inconscient chez SIMENON... Le moment difficile vient vers le cinquième ou sixième jour. A ce moment là les personnages, les décors, les éléments d'intrigue sont en place. Tous les fils sont disposés et commencent à se nouer. On entrevoit le moment où il faudra les dénouer. Alors SIMENON prend peur. Il s'enfonce plus profond que jamais dans son inconscience..." -L. THOORENS-.

A la question: SIMENON, pourquoi écrivez-vous ? laissons répondre Charlie Chaplin qui, au cours d'une conversation avec SIMENON, lance cette boutade : "Quand je commence à glisser sur la pente, il me suffit d'entreprendre un film. De votre côté, dès que vous vous sentez mal dans votre peau, vous écrivez un roman. Ainsi, ayant trouvé notre remède personnel nous n'avons ni l'un ni l'autre besoin du psychiatre ou du psychanalyste".

Nous avons donc défini la création littéraire chez SIMENON comme la projection sur le papier d'une problématique psychique issue de cette masse informe et inconnue qu'est l'inconscient ; cette démarche délivre l'écrivain sans pour autant lui apporter la connaissance de ce problème.

Dans cette hypothèse, nous apporterons des éléments d'analyse élémentaire.

Ainsi, l'image du père toujours forte dans beaucoup de romans -"LE FILS", "LA NEIGE ETAIT SALE", "LE DESTIN DES MALOU", "L'ANE ROUGE" etc... - ne vient-elle pas remodeler l'image du père SIMENON, indulgent mais assez falot, assez faible.

Les femmes et surtout les mères ne sont pas dépeintes avec beaucoup de tendresse ; la mère dans le roman est souvent exclusive, étouffante, ambitieuse -"LE HAUT MAL, "L'ANE ROUGE", "MONSIEUR GALLET DECEDE" -quelquefois folle- "LA BOULE NOIRE", dans "LETTRE A MA MERE" 1974, le petit Georges SIMENON est marqué par le souvenir de sa tante emmenée à l'asile dans un fiacre alors que son oncle pleure la tête appuyée contre un mur.

Les femmes sont soit frigides et acariâtres -"LES TEMOINS", "LES QUATRE JOURS DU PAUVRE HOMME", "L'OMBRE CHINOISE" ou au contraire ce sont des nymphomanes enragées -"LE TEMPS D'ANAIIS", "EN CAS DE MALHEUR", "LE PETIT HOMME D'ARKHANGELSK"-

Tous ces portraits empruntent plus ou moins quelques traits à la mère de l'auteur et SIMENON n'a jamais pardonné à celle-ci de s'être remariée. SIMENON fait allusion à ce remariage malheureux dans "LE CHAT".

Ainsi, dans nombre de ses romans, SIMENON "plonge" dans ses souvenirs d'enfance marqués par le père et la mère d'où il ressort inconsciemment les éléments de sa problématique mentale infantile.

Ici encore nous pouvons illustrer ce raisonnement par une phrase de Freud dans "Ma vie et la psychanalyse", PUF 1969 - in Application

de la psychanalyse aux productions spirituelles individuelles" - : "L'artiste comme le névropathe s'est retiré loin de la réalité insatisfaisante dans ce monde imaginaire, mais à l'inverse du névropathe il s'entend à trouver le chemin du retour et à reprendre pied dans la réalité. Ses créations, les oeuvres d'art sont des satisfactions imaginatives de désirs inconscients, tout comme les rêves, avec lesquels elles ont d'ailleurs en commun le caractère d'être un compromis, car elles aussi doivent éviter le conflit à découvert avec les puissances du refoulement. . ."

et plus loin :

"Ce que la psychanalyse peut faire, c'est -d'après les rapports réciproques des impressions vitales, des vicissitudes fortuites et des oeuvres de l'artiste -reconstruire sa constitution et les aspirations instinctives en lui agissantes, c'est-à-dire ce qu'il présente d'éternellement humain".

Nous avons fait de larges emprunts aux données psychanalytiques et en particulier à Sigmund Freud, pour tenter d'expliquer ce qu'est la création littéraire de Georges SIMENON.

Monsieur le Professeur P. DEBRAY RITZEN sous le nom de plume de Quentin Ritzen expose une théorie différente, plus "somatique".

Dans la troisième partie de "SIMENON AVOCAT DES HOMMES" intitulée "un romancier de l'instinct", Quentin Rotzen nous montre que SIMENON écrit sous l'impulsion d'instincts qui sont issus des structures les plus élémentaires de son cerveau, en particulier le rhinencéphale.

A l'appui, il cite deux conceptions de l'origine de nos pulsions : d'abord celle de C. VON MONAKOW et R. MOURGUE -Introduction biologique à l'étude de la neurologie et de la psychopathologie. F. Alcan 1928- qui "place à la base de la vie psychique, la vie elle-même sous le nom de Hormé, cette Hormé -du grec : je mets en mouvement- est la tendance propulsive de l'être vivant vers l'avenir avec tous les pouvoirs apportés par l'hérédité et à travers elle par l'évolution".

Cette théorie s'appuie sur des données embryologiques et sur l'observation de phénomènes psychiques tant normaux qu'anormaux.

La seconde conception est celle de la physiologie cérébrale dissociée de MAC LEAN -Consulter à ce sujet : Th. Alajouanine et collaborateurs : Le rhinencéphale. Masson, éditeur-.

Elle distingue une sphère intellectuelle corticale qui recouvre une sphère instinctivo-affective de structure plus archaïque.

La création littéraire de SIMENON serait avant tout instinctive et issue de son cerveau primitif "recouvert d'un cortex d'inhibition".

Pour notre part, sans déconsidérer l'opinion de Quentin Ritzén et sans entrer dans des notions anatomiques aussi précises, nous préférons le terme "inconscient", d'ailleurs employé çà et là par l'auteur et que nous définirons au sens freudien comme les éléments refoulés en deçà du conscient par un phénomène appelé : "résistance".

Cet inconscient, toujours dans la terminologie freudienne, reste dynamique -et c'est là que nous rejoignons un peu Quentin Ritzen- mais bien plus complexe que l'instinct originel car il fait appel au vécu, à tout bagage d'expériences, de chocs affectifs enregistrés au long de la vie.

Cet appel au vécu, Quentin Ritzen ne le nie pas mais pense qu'il suit dans la création de SIMENON la première pulsion de "l'archaïsme émotionnel" et qu'il vient en quelque sorte l'enrichir et l'illustrer :

"Un peu plus tard avec la mise en branle de toute l'activité cérébrale, la mémoire entre en jeu d'abord confuse et impuissante... puis finalement le paquet mystérieux finit par s'ouvrir et livrer son secret. Le souvenir arrive à la surface de la claire conscience... p. 182".

Cette mémoire serait inscrite de façon indélébile dans les circuits mnésiques du cerveau viscéral ouvert sur les expériences de la sensibilité.

Ainsi, Quentin Ritzen voit la création du roman avec l'oeil du neurologue, s'appuyant sur des données neuro anatomiques et embryologiques, ce qui n'entre naturellement pas dans une conception psychanalytique freudienne. Celle-ci repose sur des rapports de forces : pulsions du ça, résistances multiples, refoulement dans l'inconscient, le tout sans se baser sur des structures anatomiques précises.

En résumé, nous pensons donc que la création littéraire chez SIMENON permet en quelque sorte à son inconscient de triompher des résistances qui le maintiennent enfoui, pour se transférer sur le papier, mais sans que l'écrivain puisse analyser lui-même ce qu'il vient de mettre à jour car tout reste pour lui en deçà de son propre conscient.

Laissons le mot de la fin à Léon Thoorens :

"... Le mot qui s'impose comme seule réponse à toutes les questions qu'on peut lui poser sur son travail et Dieu sait si on lui en pose, c'est : INCONSCIENCE".

CONCLUSIONS

Ce travail est basé sur la lecture et l'étude de 100 ouvrages de Georges SIMENON dont 96 romans et trois ouvrages autobiographiques et de réflexion. Ces 96 romans ne représentent qu'un échantillonnage puisqu'on peut estimer la production littéraire de Georges SIMENON à près de quatre cents romans. Mais cet échantillonnage nous a semblé être un reflet fidèle de l'ensemble de l'oeuvre.

Après un rappel biographique sur la vie et l'oeuvre de l'auteur, nous avons montré des portraits de médecins et ce que Georges SIMENON pensait d'eux. A travers un ouvrage de réflexion ("quand j'étais vieux") et diverses interviews, SIMENON nous a présenté sa conception de la médecine telle qu'elle lui semble être et telle qu'il voudrait qu'elle soit : une médecine très idéalisée et très généreuse.

Nous nous sommes ensuite attachés à la description des malades dans l'oeuvre de SIMENON. En illustrant les maladies physiques surtout par un roman particulièrement riche sur le plan médical : "les anneaux de bicêtre", nous avons montré comment la maladie peut être ressort de l'action du roman ou bien un trait de personnage qui achève de lui donner le "poids" de la réalité.

L'étude des maladies mentales a suivi la même démarche : Nous avons décodé, grâce aux explications de Monsieur le Professeur Delahousse sur la psychanalyse, un roman qui nous a paru être un exemple intéressant d'observation psychiatrique : "Le temps d'Anaïs".

D'autres exemples illustrent ce que SIMENON veut faire de ses personnages : les pousser au bout d'eux-mêmes, aux frontières du comportement psychopathologique.

La dernière partie de cette étude fut consacrée à des réflexions personnelles sur l'analogie entre la méthode littéraire de SIMENON et la méthode clinique du médecin. SIMENON nous apparaît comme un clinicien remarquable, tant en ce qui concerne les maladies physiques que mentales et MAIGRET, s'il avait pu faire sa médecine, aurait été un excellent praticien.

La création littéraire de SIMENON, sous l'influence complète de son inconscient, réalise de façon brute des comportements semblables à ceux que le psychanalyste rencontre journellement et c'est ce que nous avons essayé de dégager dans cette dernière partie.

Dans cette étude, nous avons essayé de démontrer l'intérêt médical d'une telle oeuvre littéraire. Cet intérêt est double. En illustrant notre discussion par des exemples pris dans ses romans, nous avons montré que le médecin "somatique" et le psychiatre trouvent dans l'oeuvre de SIMENON une peinture réaliste de l'homme avec son univers pathologique et son environnement propre ; comme l'explique SIMENON au cours d'un entretien avec André Parinaud "l'homme n'est pas suspendu dans l'espace, ce n'est pas non plus un pur esprit. Il est un tout avec son corps au milieu d'un univers dont la couleur change, dont le poids, les odeurs changent. Selon l'état de cet univers, l'homme évolue, ses réactions diffèrent, c'est cela que j'essaye de rendre".

C'est donc une conception tout à fait originale du personnage en littérature que nous livre Georges SIMENON. Cette connaissance de l'homme, par son sens clinique et psychologique, donne à son oeuvre un intérêt tout particulier pour le médecin qui y trouve, plus que le lecteur "tout venant", matière à connaissance et à réflexion.

BIBLIOGRAPHIE

ROMANS AUTOBIOGRAPHIQUES ET OEUVRES DE REFLEXION

"JE ME SOUVIENS"	N. R. F. 1942
"PEDIGREE"	N. R. F. 1943
"QUAND J'ETAIS VIEUX"	PRESSES DE LA CITE 1962
"LETTRE A MA MERE"	PRESSES DE LA CITE 1974

TRAVAUX SUR GEORGES SIMENON ET SON OEUVRE

LEON THOORENS : "QUI ETES VOUS GEORGES SIMENON"

Gérard Verviers 1959

B. de FALLOIS : "SIMENON"

GALLIMARD 1961

QUENTIN RITZEN (nom de plume du Professeur P. DEBRAY) :

"SIMENON AVOCAT DES HOMMES"

Le livre contemporain 1961

LACASSIN ET SIGAUX : "TEMOIGNAGES SUR SIMENON"

Plon 1973

OEUVRES DE PSYCHANALYSE

S. FREUD : "ESSAIS DE PSYCHANALYSE" Payot PBP 44

S. FREUD : "INTRODUCTION A LA PSYCHANALYSE" Payot PBP 6

S. FREUD : "PSYCHANALYSE" Textes choisis PUF 1969

S. FREUD : "LA VIE SEXUELLE" PUF

A. FREUD : "LE MOI ET LES MECANISMES DE DEFENSE" PUF

ROMANS DE GEORGES SIMENON LUS POUR NOTRE ETUDE

(La lettre "M" désigne les romans de la série des "MAIGRET")

PIETR LE LETTON	1929 M	Ed FAYARD
MONSIEUR GALLET DECEDE	1930 M	"
LE PENDU DE SAINT PHOLIEN	1930 M	"
LE CHARRETIER DE LA PROVIDENCE	1930 M	"
LE CHIEN JAUNE	1931 M	"
LA NUIT DU CARREFOUR	1931 M	"
UN CRIME EN HOLLANDE	1931 M	"
LE RELAIS D'ALSACE	1931	"
LA DANSEUSE DU GAI MOULIN	1931 M	"
LA GINGUETTE A DEUX SOUS	1931 M	"
LE PORT DES BRUMES	1931 M	"
L'OMBRE CHINOISE	1931 M	"
L'AFFAIRE SAINT FIACRE	1932 M	"
CHEZ LES FLAMANDS	1932 M	"
LE FOU DE BERGERAC	1932 M	"
LE PASSAGER DU POLARLYS	1932	"
LIBERTY BAR	1932 M	"
LES GENS D'EN FACE	1932	"
L'ANE ROUGE	1932	"
LA MAISON DU CANAL	1933	"
LES FIANCAILLES DE MONSIEUR HIRE	1933	"
L'ECLUSE N° 1	1933 M	"
LE COUP DE LUNE	1933	"
LE HAUT MAL	1933	"
L'HOMME DE LONDRES	1933	"

MAIGRET	1933 M	Ed FAYARD
LONG COURS	1935	Ed N. R. F.
TOURISTE DE BANANES	1936	"
L'HOMME QUI REGARDAIT PASSER LES TRAINS	1936	"
LE PETIT DOCTEUR	1938	"
LE BOURGMESTRE DE FURNES	1938	"
LA VEUVE COUDERC	1940	"
LA VERITE SUR BEBE DONGE	1940	"
LE VOYAGEUR DE LA TOUSSAINT	1941	"
SIGNE PICPUS	1941 M	"
LE FILS CARDINAUD	1941	"
LA FENETRE DES ROUET	1942	"
LA FUITE DE MONSIEUR MONDE	1944	"
TROIS CHAMBRES A MANHATTAN	1945	"
LA PIPE DE MAIGRET suivi de	1945 M	"
MAIGRET SE FACHE	1945 M	"
MAIGRET A NEW-YORK	1946 M	Ed PRESSES DE LA CITE
AU BOUT DU ROULEAU	1946	"
MAIGRET ET L'INSPECTEUR MALCHANCEUX	46 M	"
MAIGRET ET L'INSPECTEUR MALGRACIEUX	46 M	"
LETTRE A MON JUGE	1946	"
LE DESTIN DES MALOU	1947	"
MAIGRET ET LES PETITS COCHONS SANS QUEUE	1947 M	"
LE PASSAGER CLANDESTIN	1947	"
LA JUMENT PERDUE	1947	"
MAIGRET ET SON MORT	1947 M	"
LA NEIGE ETAIT SALE	1948	"
LE FOND DE LA BOUTEILLE	1948	"
LA PREMIERE ENQUETE DE MAIGRET	1948	"
LES QUATRE JOURS DU PAUVRE HOMME	1949	"

MAIGRET CHEZ LE CORONER	1949 M	Ed PRESSES DE LA CITE
MAIGRET ET LA VIEILLE DAME	1949 M	"
L'AMIE DE MADAME MAIGRET	1949 M	"
L'ENTERREMENT DE MONSIEUR BOUVET	1950	"
LES MEMOIRES DE MAIGRET	1950 M	"
LE TEMPS D'ANAIS	1950	"
UN NOEL DE MAIGRET suivi de		
LES SEPT PETITES CROIX	1950 M	"
UNE VIE COMME NEUVE	1951	"
MAIGRET ET LA GRANDE PERCHE	1951 M	"
MARIE QUI LOUCHE	1951	"
LA MORT DE BELLE	1951	"
MAIGRET ET L'HOMME DU BANC	1952 M	"
ANTOINE ET JULIE	1952	"
MAIGRET A PEUR	1953 M	"
L'ESCALIER DE FER	1953	"
FEUX ROUGES	1953	"
LE GRAND BOB	1954	"
MAIGRET CHEZ LE MINISTRE	1954 M	"
LES TEMOINS	1954	"
LA BOULE NOIRE	1955	"
EN CAS DE MALHEUR	1955	"
LE PETIT HOMME D'ARKHANGELSK	1956	"
MAIGRET S'AMUSE	1956 M	"
LE FILS	1956	"
STRIP TEASE	1957	"
LES SCRUPULES DE MAIGRET	1958 M	"
MAIGRET ET LE VOLEUR PARESSEUX	1961 M	"
LE TRAIN	1961	"
MAIGRET ET LE CLIENT DU SAMEDI	1962 M	"
MAIGRET ET LE CLOCHARD	1962 M	"

LES AUTRES	1962	Ed PRESSES DE LA CITE
LA TETE D'UN HOMME	1963 M	"
LES ANNEAUX DE BICETRE	1963	"
LA PATIENCE DE MAIGRET	1965 M	"
LE CHAT	1966	"
LE VOLEUR DE MAIGRET	1967 M	"
LA PRISON	1967	"
IL Y A ENCORE DES NOISETIERS	1967	"
MAIGRET A VICHY	1968 M	"
MAIGRET ET LE TUEUR	1969 M	"

